

PL  
90  
77

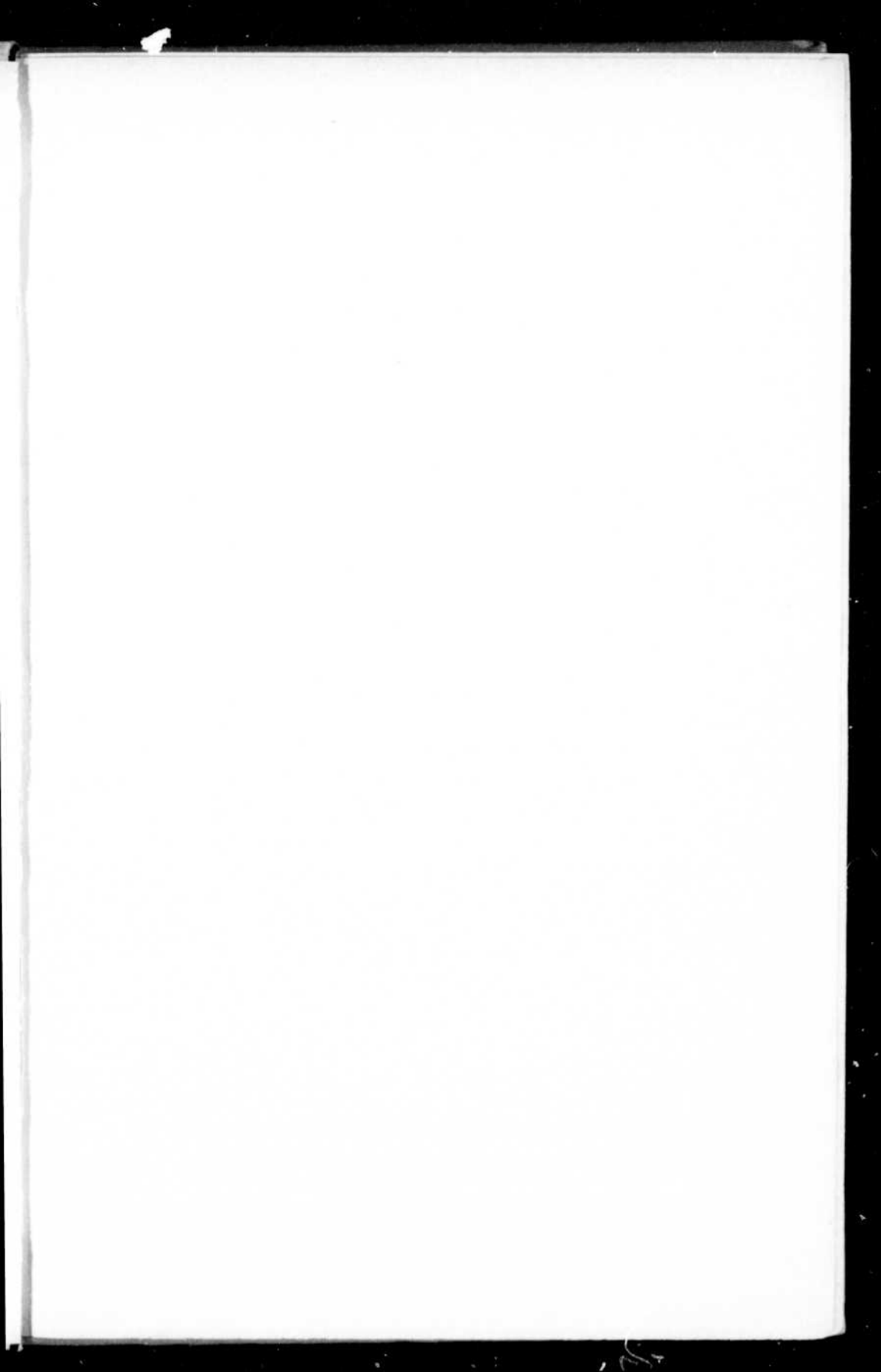
FORBEAUX

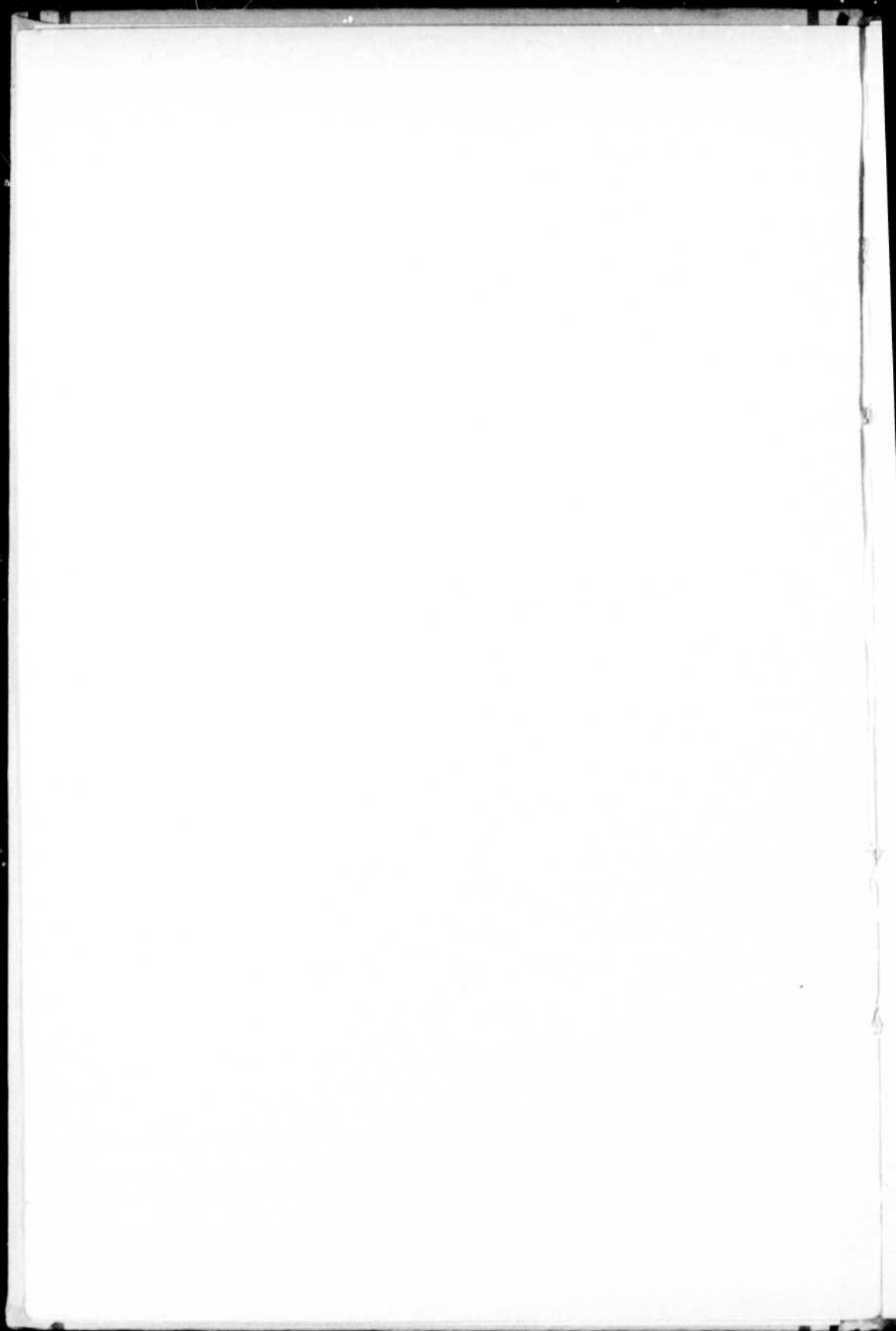


DE  
CEYLAN



Bibliothèque Nationale du Québec





Les corbeaux de Ceylan

*Avec la permission de l'Ordinaire.*

A decorative initial letter 'L' is formed by a branch of a flowering tree, likely a corbeaux tree, with several blossoms. The branch curves from the top left, down the left side, and then across the top. The letter 'L' is filled with a dark, textured pattern.

**L**es  
**corbeaux**  
**de Ceylan**





## Introduction

*Dans le quartier indigène de Colombo. — Les pavillons du General Hospital émergent de la verdure ; un grand bâtiment à trois étages, inauguré en 1929, a remplacé quelques anciens pavillons. Un autre, en voie d'achèvement, en remplacera trois autres " temporaires ", à moins qu'il n'arrive à ces derniers la même aventure qu'à leurs voisins : quand le nouveau premier local fut terminé, ses 140 lits furent immédiatement occupés, mais ceux des temporary wards le restèrent également. Il fallut donc les garder en activité, remplaçant les couvertures de feuilles de cocotiers par de bons toits de tuiles.*

*Les anciens pavillons sont tous construits sur le même modèle : encadrée de larges vérandas, une grande salle centrale fermée par une cloison à mi-hauteur, ce qui permet à l'air de circuler librement. En temps ordinaire, les malades y prennent l'air et s'y reposent, mais qu'il surgisse une épidémie, et les vérandas deviennent dortoirs. Pour ces pauvres coolies, habitués à dormir à*



même le sol dans leurs pauvres huttes, une literie avec oreiller est déjà un grand confort.

La moyenne des malades, — 1.200 par jour en temps ordinaire — ne descend plus alors au-dessous de 1.400.

Si, à l'intérieur, c'est le domaine de la maladie, de la souffrance, et parfois de la mort, au dehors, c'est le soleil, la féerie des couleurs, la verdure et les fleurs à profusion, en un mot, la vie qui rayonne. Les grands flamboyants forment une voûte écarlate tandis que les pétales mauves des arbustes voisins tapissent le sol.

Sur les pelouses d'un vert cru, à l'ombre des grands arbres, quelques dormeurs sont étendus ; plus loin, des enfants dont les tuniques rouges laissent voir de maigres jambes brunes, dansent une ronde au son d'une lente mélodie.

Dans le ciel d'un bleu profond, un envol de corbeaux met une grande traînée noire. Ils connaissent les heures fortuites et leur tournée d'investigation indique déjà que l'heure du déjeuner ne tardera pas.

C'est de ces visiteurs, combien importuns et qui occupent une si grande place à Ceylan, que nous voulons parler ici.



## Les corbeaux de Ceylan

Les premières lueurs de l'aurore mettent à l'horizon une légère teinte grise qui se change rapidement en un rose délicat, tandis que de petits nuages dorés flottent, légers, à travers les couleurs changeantes du ciel matinal. Est-il beauté comparable à cette heure majestueuse, quand le monde encore silencieux semble respecter cette lutte de la nature entre la lumière et l'ombre? . . .

On voudrait admirer, recueilli, mais tout à coup, d'un cocotier ou d'un manguier voisin, un chœur de croassements éclate ; tous les arbres d'alentour lui font écho.

SCÈNE MATINALE. — Monsieur Corbeau, père, se pavane de long en large devant les cuisines de l'hôpital où le gaz, en attendant l'électricité, chauffe les sept ou huit grandes marmites ou cuisent riz et légumes. Madame se tient à une distance respectable ; les jeunes membres de la famille, un peu plus loin encore. Point à se tromper, ils attendent leur premier déjeuner.



La Sœur et ses aides s'activent, mais pour d'autres hôtes. Sur les trolleys, est disposée une série d'assiettes garnies de jambon qu'un boy s'apprête à emporter. Monsieur Corbeau lui, n'a besoin ni de cuisinier, ni de domestique : il entre inaperçu, d'un coup de bec ramasse le contenu d'une assiette, et quand la Sœur se retourne, le voleur disparaît avec des battements d'ailes moqueurs.

" *Aï-oh ! Aï-oh ! Amma ockomma gia !* "  
(Hélas ! hélas ! tout est parti !...)

Sur le manguier voisin, rassemblement en hâte. Toute la famille Corbeau fonce sur le butin, pour jouir au moins de l'odeur si... le papa vorace n'octroie rien de plus à ses fils.

Quelques moments après, quel est ce bruissement de papier qui fait soudain lever la tête ?... Ah ! regardez donc, sur le fil électrique, ce maigre corbeau se dandinant pour garder l'équilibre ! Dans ses griffes, il serre un sac de papier, tandis que son bec crochu fait mille efforts pour le percer. Triomphant, notre corbeau allait se régaler d'un morceau de poisson, d'un fruit ou de biscuits, quand un de ses confrères qui surveillait l'opération juge le moment d'in-



tervenir. Un combat s'engage sur le fil... Ici encore, Maître Corbeau ouvre un large bec et... c'est un témoin intéressé qui s'envole avec le bénédicte, laissant agresseur et attaqué vider leur querelle.

Après la chaleur accablante de la nuit, les malades aspirent-ils aux premières heures de l'aube pour jouir d'un repos relatif? les corbeaux se croient un talent spécial pour calmer les systèmes nerveux ébranlés. D'un poste de choix, hors de vue, dans un flamboyant, juste au-dessus de la fenêtre entr'ouverte, ou bien perché sur le châssis même de la fenêtre, en voici un qui commence sa mélodie, une série de croassements qui martellent les cerveaux des malades, torturés presque jusqu'à exaspération par les cris répétés et toujours plus perçants des chantres obstinés.

Ah ! que n'écriraient pas les pauvres patients sur ces heures de chaleur brûlante, heures qu'on rêverait de paix et d'assoupissement, alors que tout Colombo gît, sans mouvement et sans vie, sous les rayons fulminants du soleil ! De temps à autre, une brise rafraîchissante passe et se perd... On croit venu le moment



d'un bienfaisant repos, mais non !... *Coà, coà, coà !*... Comme un courant électrique, ce cri cent fois répété arrache les malades à leur assoupissement. Exaspérés, d'un bond ils sautent hors de leurs lits à l'assaut de ces visiteurs importuns. . . .

*Coà, coà, coà !* Moqueurs, ces derniers s'envolent pour revenir aussitôt commencer une nouvelle sérénade.

Mais, qu'est-ce qui se passe donc devant la porte de l'enclos ? . . . Les passants s'arrêtent. De la véranda d'un bungalow voisin, un doigt désigne vaguement la plus haute branche d'un cocotier.

"*Gia ! gia !*" (Parti ! parti !) gémit la Cingalaise désespérée.

Un petit Tamoul, indique un certain poteau au faite duquel un audacieux voleur aux plumes noires balance insolemment une tasse en aluminium, puis la serre entre ses pattes et vide le contenu. Un morceau de viande pendant hors de son bec, s'envole alors, sans souci du contenant, que l'enfant, agile comme un singe, va chercher pour le rendre à la propriétaire.



Dong, dong, dong ! C'est la cloche du dîner. Bien avant midi, les valides de l'hôpital sont déjà groupés autour des tables couvertes de nappes blanches et dressées soit sous les vérandas, soit à l'ombre des arbres touffus. Les assiettes d'aluminium brillent comme de l'argent et n'attendent plus que le riz et les différents currys : viande, poissons ou œufs, qu'apporteront bientôt les trolleys.

Mais les premiers servis ne sont pas toujours les malades. L'apparition des assiettes a déjà attiré des bandes aux appétits voraces. Les voilà qui s'approchent par groupes : trois, quatre, six et davantage. Ils se perchent jusque sur les bancs ; corbeaux à droite, corbeaux à gauche, corbeaux devant, corbeaux derrière. . .

Le riz blanc remplit les assiettes, les petites tasses de différents currys s'alignent, les plats circulent .

*Swish* ! Un puissant coup de coude pour essayer le sauvetage d'un beafsteak donne au corbeau de gauche le loisir d'attaquer les pommes de terre. Cuisses de poulets, côtelettes, morceaux de pain, de fromage, légumes, tout enfin, possède une merveilleuse puissance de



s'élever dans les airs, aux regards courroucés des pauvres propriétaires.

*Crash !* Avec fracas un broc d'eau est renversé, tandis que deux bras s'agitent pour mettre en déroute les assaillants.

Trêve de quelques secondes, puis c'est une escouade sortant des tranchées, c'est-à-dire de dessous les tables, qui monte à l'assaut et enlève les meilleurs morceaux.

Alors commence la litanie des réclamations. Ce n'est pas la faute du malade si le corbeau lui a volé une côtelette. . . Il ne va pas cependant rester sans dîner aujourd'hui. . . Les allées et venues vers les cuisines continuent.

" Il n'y a plus de côtelettes ! "

Soit, pour aujourd'hui, on se contentera d'une omelette. L'aide-cuisinier se met à l'œuvre. La voilà jolie, dorée, juste à point. Ah ! oui, mais il allait oublier le sel ! Le temps de se retourner vers l'étagère. . . un bruissement d'ailes. . . l'impression que quelque chose de feutré vous passe derrière le dos. . . Et il n'y a plus qu'à constater le fait : la poêle est vide ! . . .

Les corbeaux de Ceylan sont cousins, sinon frères, de celui de la fable : même gourmandise



pour le fromage ! L'odeur les attire de loin ; et, si par distraction ou naïve confiance, on laissait sur une table un paquet même bien enveloppé, quelques instants après, le papier flotterait comme un trophée à une branche de quelque arbre voisin. Or, le fromage provoque la soif, et les corbeaux y sont sensibles eux aussi. Que fera donc le voleur d'un quart de Chester ? A force de coups de bec, il réussira à ouvrir un robinet, puis, se balançant la tête en bas, il se désaltérera à loisir. A d'autres ensuite, plus soucieux d'économie, de refermer le robinet !

Les poubelles même ont ici leur importance. Placées à l'écart, les corbeaux sauront toujours les découvrir et soulever le couvercle ne sera qu'un des moindres obstacles contre lequel ils se ligueront au besoin pour arriver à un régal des plus estimés. Le plus vigoureux saute sur le couvercle, et s'il ne réussit pas à le faire basculer, d'autres arrivent à la rescousse et, avec tapage de ferraille, l'obstacle roule par terre ; les voraces alors de se jeter à l'assaut du contenu. Mais, des arbres voisins, des compères ont suivi les opérations ; toute une nuée s'abat. Croassements, coups de bec et de griffes, querelles à



l'envi, puis chacun emporte sa part pour se régaler à son aise, si... si un audacieux voisin ne le lui enlève au passage.

Mais, il n'y a pas qu'entre eux que messires corbeaux manquent de courtoisie... Minet est installé devant une belle tranche de morue. Un régal ! Tandis qu'il la savoure à l'avance, de sa branche un corbeau la dévore aussi des yeux. Le temps de combiner une ruse, et le voilà qui descend de son perchoir, atterrit — oh ! pas trop près ! un peu de prudence ! — et sautillant se rapproche toujours davantage. Pic !... un coup de bec à la queue de Minet. Brusque volteface. Un coup de patte va être la riposte, mais, sur un autre cocotier un autre corbeau a suivi les péripéties du drame et fond sur la tranche de morue. Rira bien qui rira le dernier.

\* \* \*

Une chaleur tropicale pèse sur cette après-midi ceylanaise. A l'hôpital, c'est le silence accablant de la sieste. Dans les avenues, les jardins, les champs, la nature est comme prostrée. Les animaux à l'ombre des papayas, demeurent inertes. Les petits oiseaux ont re-



gagné leurs nids. Des bœufs sous le joug — une simple pièce de bois passée par-dessus leur bosse et fixée à la barre transversale du char — dorment debout. Leurs propriétaires, cessant de mâchonner le bétel, reposent aussi, étendus sous les chars. Même les cocotiers semblent saisis par cette torpeur et cessent de balancer leurs grands panaches.

Une seule catégorie d'êtres, la gente corbeau, ne dort point. Elle semble, au contraire, avoir choisi cette heure pour être plus pétulante que jamais, pour houspiller gens, bêtes et choses.

“ Les maux ne viennent jamais seuls, mais en bataillons,” a dit Shakespeare. Les corbeaux semblent avoir fait leur, cette sentence ; au plus fort de la chaleur, les voilà qui arrivent par nuées. Un premier atterrit sur la bosse d'un bœuf qui sursaute. Un *coâ*, *coâ* long et sonore est un appel. D'autres le rejoignent et les voilà harcelant de coups de bec le pauvre animal. Nouveaux soubresauts, puis un bon coup de queue fait fuir pour un instant les assaillants. Deux fois, trois fois, ils reviennent à la charge. Autres coups de queue, et, pour finir, une ruade qui fait grincer le char et... tomber une

corde sur la tête du Cingalais. Qui recevra un vigoureux coup de pied?... Le pauvre bœuf, image de la patience ! Et puisque "de deux maux, il faut choisir le moindre", il se sacrifie à la tyrannie des corbeaux jusqu'à ce qu'il plaise à son maître de lui faire reprendre, et jusqu'au soir, sa marche mesurée.

\* \* \*

*Swish ! " Ah gia magay sabon jai ! "* (Mon savon est parti !)

C'est Marie-Anna, une domestique de l'hôpital, qui, dépitée, lance ce cri, suivant des yeux, le vol d'un grand corbeau noir. Or, tandis que Maria-Anna range le porte-cuvette, se reprochant de l'avoir laissé sous la véranda, là-haut, dans le manguier voisin, une scène intéressante se déroule. Père Corbeau, habile chasseur d'une si belle pièce, a, de quelques croassements, convié famille et amis. Aucun ne s'y méprend : il s'agit d'une bonne aubaine. C'est à qui arrivera des premiers. Et les becs piquent et repiquent à qui mieux mieux dans la belle pâte rose. Les petits corbeaux, enfants de la maison et fiers de la dextérité de leur père, sont au



premier rang et dévorent à cœur joie. Leur empressement glouton commence à donner sur les nerfs de Madame Corbeau. Peut-être est-elle dépitée de ce que, pour pareille friandise, son mari ait invité tant d'amis? ... Quoi qu'il en soit, ses croassements vexés trahissent son mécontentement. Blessé au vif devant ses hôtes, Monsieur Corbeau médite une vengeance.. Oh ! il a vite trouvé. Il se rappelle avoir vu une brosse sur le porte-cuvette du docteur, tout près du savon.

“ Magnifique ! se dit-il. Elle me servira à faire savoir à Madame Corbeau ce que je pense de ses susceptibilités.”

Indifférent aux *coâ* admiratifs de ses amis, Monsieur Corbeau les laisse terminer le festin et se bien polir le bec. Un beau vol de ses grandes ailes, et le voilà atterrissant devant la salle de l'hôpital. Il va, vient, sautille : le porte-cuvette n'est plus sous la véranda. Un regard scrutateur finit par le découvrir dans la salle, et la porte est heureusement grande ouverte. Seulement, la domestique est occupée à faire le ménage. Quelques instants de patience, et la voilà qui se dirige vers la porte en



face. C'est le moment ! Sans attendre davantage, Maître Corbeau fond sur la table et, dans sa précipitation, renverse une timbale d'aluminium. Maria-Anna se retourne ; mais, la brosse dans le bec, l'audacieux voleur s'échappe en deux coups d'ailes et sans s'émouvoir des lamentations de la pauvre domestique :

“ Ah ! *Cawha, Cawha, magay bross denda, magay bross !* . . . (Ah ! corbeau, corbeau, donne-moi ma brosse, ma brosse !) Garde le savon si tu veux, mais pas la brosse ! M. Per-rera, faisant la visite, ne croira pas si je lui dis que c'est toi qui as volé sa brosse ! . . . ”

Pourtant, la brave Maria-Anna n'en est pas à sa première expérience : elle sait bien que tout ce qui brille disparaît : bijoux, cuillères, bibelots ; et à l'hôpital, c'est le matériel : gants et tubes de caoutchouc, flacons, boîtes de médicaments, pinces hémostatiques, voire plateau avec même . . . un spécimen pathologique ! Une longue expérience ne l'a-t-elle donc pas encore rendue plus vigilante ? . . .

S'il ne peut être question d'appriivoiser ou d'éduquer les corbeaux, du moins pourra-t-on parfois, comme le renard, leur faire encore la



leçon. Mais eux aussi, alors, jugeront qu'on ne les y reprendra plus.

Il doit certainement arriver de temps à autre, en un coin de Ceylan, qu'un petit naïf se soit laissé prendre au piège. Attirés par ses cris, des confrères sont venus, ont voleté, croassé autour de lui, examiné, inspecté, essayé prudemment un sauvetage. Puis, impuissants, ils se sont éloignés, emportant la leçon. . .

Aujourd'hui, des appâts succulents dissimulant les pièges attireront peut-être encore quelques corbeaux. Ils viendront, rôderont tout autour, mais, flairant le danger, renonceront au plus savoureux fromage !

De même pour l'électricité. Lorsqu'elle fut installée à l'asile des lépreux de Hendala, nombre de corbeaux, établissant un contact, en se perchent sur les poteaux et trop près des fils, furent électrocutés. Ici encore, la leçon a servi, et il est rare maintenant de trouver au pied d'un poteau un corbeau ayant ainsi trouvé la mort.

Après-midi tranquille. Tout Ceylan repose, caressé par une brise légère venant de l'Océan. Mais qui donc ose parler de repos à Colombo ? . . .



Dans l'espace de quelques minutes, c'est comme un songe évanoui. Un nuage noir s'amoncele à l'horizon, et, au lieu de tonnerre, un chœur ininterrompu de croassements. Une telle avalanche arrivant de tous côtés, c'est à se demander s'il s'agit d'un rendez-vous mondial.

“ A-t-on jamais vu pareil rassemblement ? Mais que se passe-t-il donc ? ” interrogent les nouveaux venus.

Avec des *coâ, coâ*, sans arrêts, les corbeaux se posent partout : dans les arbres, sur les toits, les murs, les poteaux et les fils télégraphiques. Ils remplissent les pelouses et les rues, s'envolent en bandes au passage d'une voiture ou d'une auto, mais reviennent ensuite. Il y en a de tout âge, de tout plumage, de toute taille.

Mais enfin, de quoi donc s'agit-il ? . . .

“ Bah ! répondra quelque initié, de la mort d'un corbeau, peut-être !

— La mort d'un corbeau ? un tel rassemblement pour cela ? . . . La chose mérite d'être étudiée.”

Et de fait, suivant les évolutions de ces tourbillons noirs, on finit par découvrir, soit au pied



d'un arbre, ou dans un parterre, un pauvre vieux corbeau raidi par la mort.

A peine un de ses confrères a-t-il lancé la nouvelle qu'elle s'est propagée avec une rapidité extraordinaire. De tous les points de l'horizon, les corbeaux sont arrivés au lourd battement de leurs ailes, et pendant plusieurs minutes, des croassements lugubres emplissent l'air. Puis, ce témoignage donné au pauvre défunt, petit à petit ils se dispersent.

Fait notoire : les corbeaux, ces " nettoyeurs universels " de Ceylan et qui dévorent tout jusqu'aux cadavres, respectent ceux de leurs semblables et laissent au temps, au soleil et aux insectes de les réduire en poussière.

Un certain matin de mai, les premiers rayons du soleil pointaient à l'horizon. Un édifice en construction, mais désert comme si jamais ses murs n'abriteraient l'humanité, dressait sa triste silhouette.

Soudain, de tous les orifices, des poutres et des traverses faisant office de perchoirs, des croassements étourdissants révèlent la présence d'une légion de corbeaux. Ils vont, viennent sur les murs inachevés, sur les tabous des



échafaudages, se perchent ici et là. Mais soudain, leurs croassements prennent un accent particulier ; toutes les têtes sont tendues vers un même point, le centre de la rue où gît quelque chose de noir, le cadavre d'un des leurs. Un corbeau descend, approche, commence à le traîner d'un côté. L'arrivée d'un véhicule le chasse ; il prend son vol, puis revient.

Les passants s'attroupent. Le corbeau fossoyeur n'en continue pas moins sa besogne. Tantôt par une aile, tantôt par le cou, par une patte ou par la queue, il tire le cadavre, et soudain, aux croassements admiratifs de toute une tribune de spectateurs, il le soulève par une aile et réussit à le placer sur un premier poteau. Mais le cadavre, mal posé, retombe sur le sol. Silence consterné de la galerie !...

Le courageux corbeau ne se tient pas pour battu ; il revient à la charge, saisit à nouveau le cadavre, cette fois par une patte et réussit à le poser en équilibre sur un poteau plus haut encore... Ce haut fait accompli, il prend son vol salué par les croassements des spectateurs ailés qui, à leur tour, se dispersent.

Mais existe-t-il des corbeaux lépreux?...



Oui, et l'on peut même dire qu'ils sont nombreux à Ceylan.

Quoi d'étonnant d'ailleurs. S'ils vivent à proximité des huttes de lépreux ou bien sur le terrain de l'Asile, ils ne manquent pas de dévorer la nourriture touchée et laissée par les malades. Il arrive même, bien que la plus stricte surveillance soit faite autour de l'hôpital et du dispensaire, que quelques lambeaux de pansements soient perdus ou jetés par les lépreux, et ramassés par les voraces.

Une fois malades, les pauvres corbeaux lépreux offrent un piteux aspect. Petit à petit, ils perdent les plumes du cou et du dos, deviennent estropiés, leurs ailes retombent ; bientôt ils n'ont plus la force de voler, enfin, ils vont se cacher sous quelques arbuste et là meurent de faim.

\* \* \*

Célèbre est, aux environs de Colombo, une petite île appelée l'île des corbeaux. Après leur laborieuse journée en ville, le soir ils s'y rassemblent par milliers et beaucoup y vont mourir si un dernier coup d'aile peut les transporter



jusque-là. Beaucoup y naissent aussi, et, chose étrange, les multiples ramifications de la race s'y trouvent presque toutes représentées, avec de telles caractéristiques qu'on croirait à des espèces différentes. Est-ce cela qui trompe les corbeaux eux-mêmes et permet à certains oiseaux — une espèce de coucou entre autres — d'aller déposer leurs œufs dans les nids des premiers? Au retour, Maman Corbeau, ne faisant nulle distinction, les couve avec les siens ; et, après éclosion, petits corbeaux et petits étrangers, étant presque jumeaux, elle les nourrit avec égale sollicitude.

Mais un jour, déception ! Les plumes des petits de l'intruse commencent à contraster avec le brillant plumage des fils corbeaux. Furieux d'avoir été trompés, les parents crient vengeance, se précipitent sur les pauvres innocents, les déchirent à coups de bec, puis les jettent tout mutilés, tout sanglants, hors du nid ou le plus souvent les dévorent, car les oiseaux tout comme les poussins, les lézards, voire les petits lénas (minuscules écureuils des tropiques), et autre menu peuple des bois, ne sont que trop souvent régal pour ces voraces.



Beaucoup de superstitions s'attachent aux corbeaux, mais, en réalité, il n'y a que les basses castes qui y prêtent quelque importance. Un corbeau vient-il se poser dans l'embrasure de la fenêtre et croasse, attendez-vous à des visites. Le fait se répète à tout instant, justifiant cette abondance de visiteurs qu'on rencontre un peu partout.

Le corbeau survole-t-il une maison, toujours croassant?... Mauvais augure : un décès suivra, etc., etc.

Mais que se passe-t-il donc, ce matin, dans la cour du *General Hospital*? Une bande de corbeaux volent et s'agitent autour du grand cotonnier. Les malades et le personnel s'assemblent.

Depuis l'aube, un corbeau ramage désespérément à la cime de l'arbre, bat des ailes et ne s'envole pas.

"C'est une âme," pensent les bouddhistes.

Leur croyance à la réincarnation est connue : "Ce que l'homme a pensé et voulu, disait Boudha, il l'est devenu."

Qu'a-t-elle donc pu vouloir cette pauvre âme, pour devenir corbeau? A t-elle convoité trop



ardemment le bien de son prochain? . . . Serait-ce un respectable *caller* de la caste des voleurs?

“ En tous cas, c'est une âme, déclarent d'autres, et nous la sauverons.”

Toute la matinée on délibère.

“ *Doypt kaba!* Pauvre corbeau, pourquoi ne s'envole-t-il pas?

— Peut-être que Sœur X. . . le saurait?

— Sans doute, répond la Sœur, a-t-il volé dans quelque maison. On l'aura saisi, puis attaché une ficelle à la patte. . . Cette ficelle se sera rompue, puis embrouillée dans les branches du cotonnier, et le corbeau ne peut voler, c'est bien simple, semble-t-il !”

Pas si simple pour les bouddhistes. Ils préfèrent s'en tenir à leurs croyances.

“ Non, non c'est une âme,” répètent-ils.

Un conseil se réunit. Soudain, une idée ! On se jette avec frénésie sur cannes, bambous, plumeaux qui, ficelés les uns aux autres, forment bientôt une perche immense. On la hisse. Hélas ! elle n'arrive pas à mi-hauteur ! . . .

Quant au corbeau, se méprenant sur le secours dont il est l'objet, il s'agite, et plus il fait d'efforts plus la ficelle s'entortille.



Que faire?... Grimper à l'arbre ! Hum ! les cotonniers sont très hauts, lisses, et les témoins ne sont ni jeunes ni sportifs. Nouvelles suggestions, sans aboutissement. La nuit tombe ; chacun se retire.

A l'aube, on est d'accord. Une roupie à qui grimpera à l'arbre et coupera la ficelle. Une collecte fournit aussitôt le prix.

Qui montera maintenant?... Un coolie passe. On lui propose l'ascension avec profit spirituel et matériel. Il accepte, se campe au pied du cotonnier, le mesure d'un coup d'œil, puis court chercher des échelles de bambou, les fixe les unes aux autres, les accote à l'arbre... Mais, jusqu'à la cime, il reste une bonne distance encore ! Toutefois, puisant son courage dans l'espoir de la roupie, il monte. L'échelle dépassée, il attrape la première branche, puis la seconde. Les spectateurs exultent :

“ Hourrah ! nous sauverons cette âme ! ”

Plus que trois branches... plus que deux... plus qu'une !...

Notre coolie se hausse, tente une fois, deux fois. Hélas ! impossible !... Le bout de ses doigts n'atteignent pas la dernière branche !



Que faire? Redescendre?... Les branches sont trop distantes. Se jeter en bas?... C'est se tuer du coup. Prendre l'arbre à pleins bras et se laisser glisser? Il est hérissé d'épines. Et c'est pourtant l'unique parti à prendre...

Arrivé en bas, le pauvre homme, en plaies, est porté à l'hôpital pendant que les bouddhistes se lamentent :

"*Doypet kaba!*" Il va mourir de faim," répètent-ils, regardant le corbeau se débattre toujours.

Ils en étaient là, quand un petit Tamoul se présente. Enfant de la campagne, il sait bien monter aux arbres.

"Si vous me donnez une roupie, dit-il, j'accepte."

On applaudit, on promet, on félicite.

Muni d'un bon couteau, en quelques bonds d'écureuil, il a rejoint le corbeau.

"A présent, réfléchissons. Si je coupe la ficelle, le corbeau s'envolera, et adieu ma roupie. Il faut donc redescendre avec le corbeau, et donnant, donnant !

Mais des ongles et du bec le prisonnier entend se défendre.



“ Penses-tu me crever les yeux? . . . Tiens !  
Et arrachant son turban, il le jette sur le corbeau, l'enveloppe, l'attache, le serre, puis coupe la ficelle et redescend comme il était monté.

“ Donnez-moi ma roupie, et vous aurez le corbeau. . . ”

Donnant, donnant !

“ Nous avons sauvé une âme ! ” exultent les bouddhistes se croyant déjà transportés au Nirvana.

L'un d'eux court à la cuisine demander une portion de riz, le corbeau commence à dévorer, mais profitant de la contemplation de ses “ sauveurs ”, il trouve encore plus sûr de s'envoler, tandis que le petit Tamoul, non moins heureux, s'en va gambadant, avec sa roupie.

Histoires de corbeaux ! On pourrait en remplir des volumes !

Précisément, pendant que ces lignes s'écrivent, un corbeau impertinent est perché sur le manguier, en face du pavillon des infirmières. A chaque page qui tourne, il crasse plus fort comme pour se moquer de ces histoires trop véridiques et qui ne sont pas toutes à sa louange et à sa réputation !



“ Écrivez ! Écrivez ! Écrivez ! semble-t-il dire. Je n'avais jamais pensé devenir si important ! ”

Il se gonfle dans ses brillantes plumes noires, agite sa longue queue, penche sa tête à droite, à gauche, comme un défi à qui voudrait l'approcher.

Mais voici les ombres de la nuit qui s'étendent. Graduellement, les croassements diminuent. Un léger bruissement ici et là, dans les arbres, indique les préparatifs pour la nuit.

Avec le soleil s'enfonçant dans les flots, à l'horizon, les derniers *coâ, coâ*, se taisent dans la feuillée. Les grands babillards ont fini leur tapage jusqu'à l'aurore prochaine.

Une chasse aux oiseaux

Iles Feroë





## Une Chasse aux Oiseaux

### Iles Feroë

Si la pêche est un des grands sports à Feroë, la chasse ne l'est pas moins. Parfois, on rencontre dans les rues, des hommes portant en collier ou en ceinture de beaux oiseaux aux ailes grises ou noires, à la poitrine toute blanche. Ces chasseurs, rentrent d'une expédition hardie dans les îles voisines, inhabitées.

Or, voici le récit d'une de ces chasses, dernièrement envoyé par les missionnaires de Torshavn.

Demain, à l'aube, on part.

Au petit port de Saksum, hommes et femmes en grande activité préparent le trois mâts qui emportera les chasseurs à Breidabarm. Voilà plus de quatre ans qu'on n'y est plus allé, les oiseaux aquatiques y vivent en nombre. La chasse promet d'être bonne ; elle n'en reste pas moins périlleuse : les montagnes plongeant à pic dans la mer protègent leurs hôtes.



Femmes et jeunes filles apportent au bateau cordages, filets et provisions. Les "anciens" donnent les conseils de l'expérience. Dans leurs yeux gris-bleu, un beau regard tout plein de ciel et d'énergie.

"Surtout, Guinar, — Guinar est le chef de l'expédition — pas d'imprudence, pas de précipitation ! Allez-y doucement. C'est la meilleure manière de faire bonne chasse.

"Pour les montées et les descentes, veillez à ce que les hommes soient bien attachés. . . Et n'oubliez pas d'en laisser un à la garde du bateau !"

Et Guinar écoute l'ancêtre qui, maintes fois, est revenu au village chargé de pingouins, de lundas, de lumwigas. . .

Ah ! il connaît bien les îles, le vieux chasseur. . . S'il avait quelque dix ans de moins, avec quel bonheur il guiderait encore l'équipe !

Guinar fait une dernière inspection à bord. Tout est prêt : d'un côté du pont, les cordages ; de l'autre, les filets entassés. Déployés, on dirait d'immenses filets à papillons, de deux à trois mètres de long. Dans la cale, les vivres :



quartiers de moutons séchés, tonneaux d'eau douce, etc.

“ C'est bien. Oui, tout est prêt ! ”

Le soir, en famille, il n'est question que de l'expédition, les souvenirs, les exploits de jadis. Les jeunes filles parlent du retour, car le plumage des oiseaux est alors leur travail. Les chasseurs ne pensent plus qu'à se trouver au large, à la joie d'accoster, de s'agripper aux rochers, de sentir la vie décuplée par l'effort, le courage.

La nuit est courte.

A l'aube, tout le village est au port.

Pas de brouillard ce matin — chose rare et de bon augure — un ciel gris, une température douce !

Les hommes montent à bord. On chante le cantique du départ. L'ancre est levée. Le petit trois mâts se lance vers la haute mer. Après quelques heures les îles se dessinent. Formées surtout de basalte — roches volcaniques — hautes de 8 à 900 mètres, elles offrent dans le lointain l'aspect des forteresses sombres, gigantesques. Ici, elles se découpent en terrasses, en échelons, tombant à pic dans



la mer. Ici, d'une anfractuosité, une cascade se précipite, bouillonnant. Sur les pentes, parfois, une mince couche de terre se pare d'un peu de gazon. Ces montagnes, — nous l'avons dit — sont les "châteaux-forts" de milliers et de milliers d'oiseaux.

Le trois mâts pointe vers l' le de Breidabarm, la plus réputée pour ses pingouins.

Les chasseurs sont déjà tout équipés : pantalons courts, chandails en "wadmel", gros lainage brun, le typique béret   raies bleues et rouges, retombant sur l'oreille, les souliers en peau de mouton, pour ne pas glisser sur la roche.

Dans leurs ceintures de cuir, ils ont passé cordes et filets pour garder la liberté de leurs mouvements.

Une dernière inspection de Guinar : chacun est bien pourvu de son matériel de chasse. Les hommes tirent une dernière bouffée, puis remettent leur pipe en poche.

"Elle est bien raide, la Breidabarm, mais comme les autres, nous la monterons, jusqu'au sommet !"



Le "oui" est unanime. On ne connaît pas la peur.

"Ensuite ce sera la descente, l'exploration des anfractuosités, la recherche des nids. Plus difficile encore !

"Toi, Tinar, aujourd'hui, tu garderas le bateau."

La corde en lasso a accroché l'aspérité d'une roche. Le bateau est tiré.

"Maintenant, en avant, je passe le premier !"

Guinar se hisse, s'agrippe à la muraille de pierre. Dès qu'il a pris pied, il aide un second, repart, et ainsi la manœuvre se répète. Enfin, les voilà tous sur une première terrasse, puis à l'assaut d'une seconde, d'une troisième. Les oiseaux soudain troublés dans leur solitude, s'envolent en poussant des cris effrayés. C'est comme un grand nuage noir qui va, vient, se déplace.

Avec le moins de mouvement possible, les chasseurs se décordent, déroulent leurs filets. Chacun se dissimule derrière une roche, puis, immobile, attend.

Après avoir tournoyé dans les airs, petit à petit, piagouins et lundas, en vol plané revien-



nent à leurs terrasses. C'est alors que les grands filets s'abattent. Coups magnifiques : trois, quatre, sept grands oiseaux sont pris à la fois ! La chasse dure un bon moment, puis il suffit pour une première fois. Il ne faut pas trop effrayer les oiseaux. . . sans quoi ils ne reviendraient plus. . .

“ Et maintenant, qui va descendre dans les trous? . . .

— Moi !

— Moi ! ”

Guinar désigne pour ce premier tour, les cinq déjà habitués.

Fixé par un nœud de chaise, la longue corde, retenue par dix hommes, les plus forts et solidement cambrés, le premier chasseur désigné glisse bientôt dans le vide, la mer grondant à 200, 300 mètres au-dessous de lui ! . . . Une gaule de trois mètres environ lui permet de se tenir à distance des rochers lorsqu'ils font saillie.

Et le chasseur inspecte. Soudain, dans une excavation, plusieurs nids de lumwigas ! Une secousse imprimée à la corde pour avertir en haut, frôler la roche, s'y aggripper, prendre



pieu, se dégager de la corde et la fixer à une arête, c'est l'affaire de quelques instants. Déjà le chasseur a déployé son filet, l'a jeté sur les nids. . . une douzaine de pauvres lumwigas sont victimes de ce haut fait ! L'homme les suspend à sa ceinture, fixe à nouveau la corde, d'un cri avertit ses compagnons et la descente recommence. . . suivie de nouvelles captures. . . Et ainsi jusqu'au soir, et ainsi les jours suivants, jusqu'à ce que sur le pont, les pauvres pingouins, lundas et lumwigas s'entassent.

Alors, un soir, lorsque le soleil teinte la mer de pourpre, que la lune ensuite, la strie de lames d'argent, le petit trois mâts appareille.

A peine est-il signalé, à Saksum tout s'anime. Les femmes et jeunes filles, les enfants en costumes de dimanche accourent au port, et de loin distinguent les chasseurs brandissant leurs filets en signe de joie.

“ J'aperçois Guinar ! Il a des oiseaux plein les bras !

— Et Harald ! Il en a en colliers !

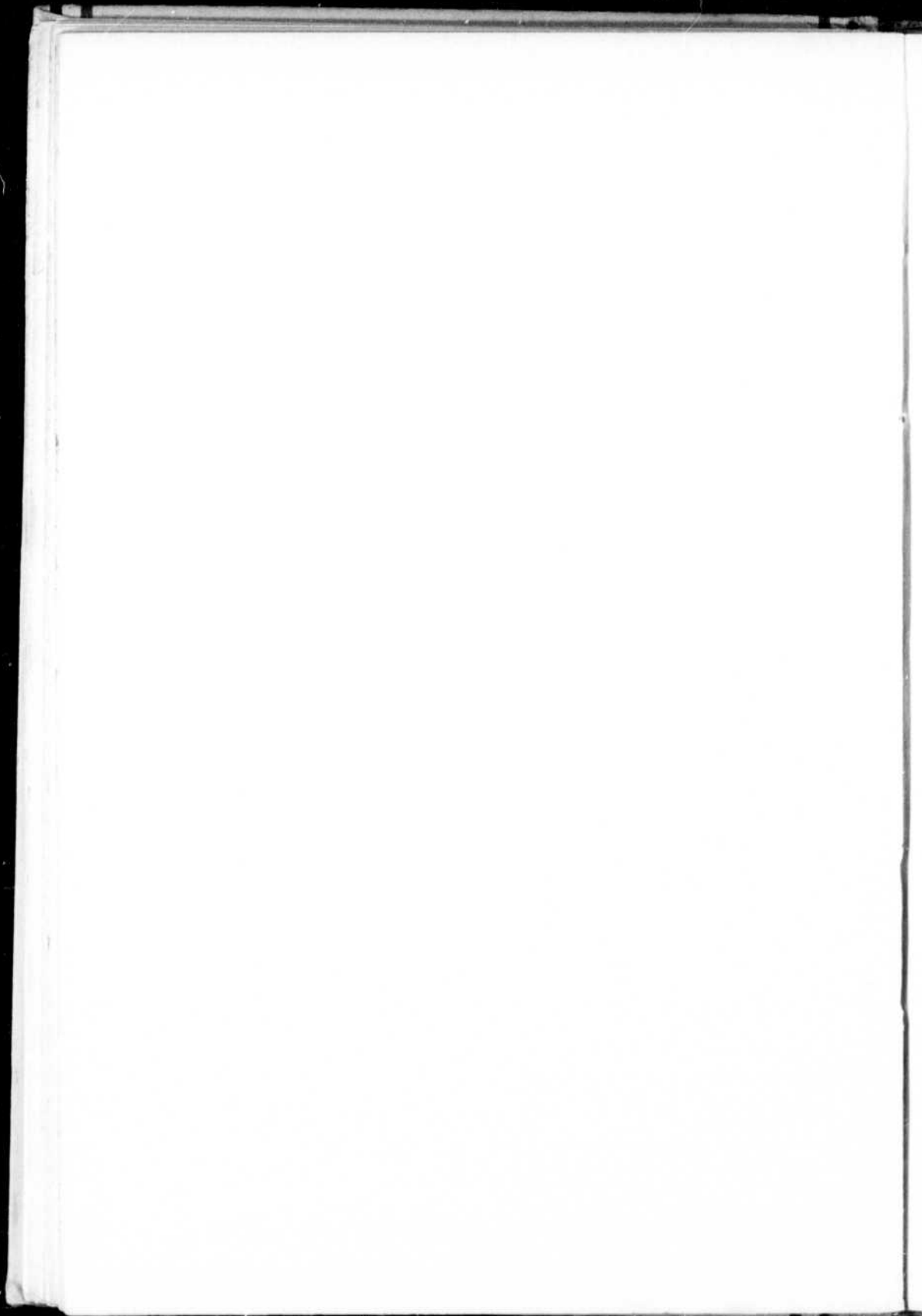
— Et Hans ! Et Risen ! Ils en ont tous ! tous ! . . . ”



Le trois mâts accoste. Les chasseurs, joyeux sautent sur le quai ! Quel beau débarquement : tout le monde prête main-forte. Cette chasse est le bien commun des familles du village. Et comme elles se l'étaient promis, voilà maintenant les jeunes filles à l'œuvre. Ce sont autour d'elles des monceaux de plumes blanches, grises, noires !

Les dangers et les fatigues de la chasse sont déjà oubliés ; ce qui demeure, c'est la joie profonde d'avoir mis ses forces et son courage au service et pour le bien de tous.

La chasse aux singes





## La chasse aux singes

Au sortir de Léopoldville, la belle route asphaltée, et déjà on aperçoit la Clinique "Reine Elisabeth", au sommet de la colline.

Symétriquement disposés entre grands carrés de pelouses et parterres, les six grands et modernes pavillons, légèrement teintés d'ocre, se découpent nettement sur l'azur du ciel.

A l'est, dans la plaine, la cité industrielle ; à l'ouest, Brazzaville avec ses grands pylônes de T. S. F. et les belles chutes du fleuve diamantées de soleil ; puis au lointain, bordant l'étendue immense de la forêt vierge, les contreforts des Monts de Cristal. Quel horizon !

La visite de l'hôpital, si intéressant soit-il avec ses vastes services installés selon les toutes dernières règles de la technique, n'est pas au programme aujourd'hui.

Au delà des pavillons ocrés voici un autre domaine : basse-cour, potager, bananeraie, champs d'ananas, de patates douces... Généralement une douzaine d'indigènes y travaillent.



Messires les singes savent-ils que le dimanche est jour férié? . . . Sans doute, car ils l'ont précisément choisi pour leur pique-nique.

Certain lundi, Sœur Marie J. est consternée en faisant sa tournée habituelle. Les fruits mûrs des champs d'ananas, les plus beaux, ont presque tous disparu ; d'autres sont mutilés, abandonnés sur le chemin, ou grignotés sur les plants mêmes.

Les auteurs d'un tel forfait? . . . Les singes ! Personne autre que les singes ! . . .

Le lundi suivant, même brigandage. . .

Les incursions dominicales semblent fixées désormais !

Halte-là ! Il faut en finir. . . Comment? . . .

Voici : le Médecin Directeur de la Clinique est excellent chasseur. Il est habitué à ce qu'on l'appelle d'urgence pour . . . quelque beau crocodile accomplissant une paisible sieste sur les grandes roches qui émergent du fleuve, ou certains " cas " analogues !

Étrange ! Quelque indiscret a-t-il avisé les maraudeurs?

De ce jour, l'horaire est changé : s'ils visitent encore l'enclos le dimanche, c'est de midi



à trois heures, quand le docteur est "chez lui".

Un matin, à l'entrée d'un pavillon, un avis placardé attire l'attention des malades :

"Défense d'aller au petit bois ; des pièges sont tendus. Attention à la ficelle longeant la véranda du pavillon V."

La dite ficelle, soit dit en passant, commande un petit canon qui, installé près du pigeonnier, est dirigé vers le champ d'ananas. Si les singes ne se laissent pas prendre aux pièges cachés dans l'herbe, il n'y aura qu'à tirer la ficelle... un coup de canon... Succès infaillible !

Aujourd'hui l'on est aux aguets. Les volontaires ne manquent pas. Chacun brigue l'honneur de mettre l'armée singe en déroute et la tailler en pièces !

Mais ni ce dimanche-là, ni les jours suivants, nul singe à l'horizon. De midi à trois heures, rien que le soleil de feu !

On allait renoncer à les attendre quand, une après-midi enfin, les voici poindre : quatre, sept... douze... quinze !... Toute une famille s'avance et bientôt mène joyeuse sara-bande autour d'un beau régime de bananes. Puis les voilà grimpant dans les arbres, faisant



du trapèze, montant, descendant, exécutant des sauts en longueur par-dessus les pièges, mais sans jamais les frôler.

Entre leurs cabrioles, ils lancent un regard narquois du côté de la palissade. Savent-ils que derrière elle, des yeux les épient?...

Las enfin de gambades et d'acrobaties, ils font demi tour... et puis s'en vont.

Une visite aux pièges : on constate qu'une main délicate a retiré la banane sans même effleurer le ressort... Malin comme un singe !

Les jours passent ; de guerre lasse on se fatiguerait. Mais les régimes de bananes prennent jolies nuances et belles proportions. Attention à la gourmandise des maraudeurs.

Un dimanche, toujours à l'heure propice, soudain, les voilà de nouveau : " Vite, prévenez le Docteur ! "

Cette fois, heureusement ! il est de garde.

Les singes ! Le mot court. En un clin d'œil chacun se glisse jusqu'à son poste, se dissimulant le mieux possible pour ne pas jeter la panique parmi les visiteurs.

Tout va bien. A la file indienne ils descendent le talus ; mais cette fois, changeant d'iti-



néraire, au lieu de se diriger droit sur la bananeraie, ils longent prudemment le mur de la basse-cour.

“ Docteur, par la porte du poulailler ! ”

En bon ordre, les singes réapparaissent. Ils ne sont plus qu'à vingt mètres de la cuisine.

Quelqu'un a-t-il bougé ? Ont-ils entendu un bruit de pas ? . . . Soudain ils s'agitent, bondissent à droite, à gauche, se précipitent vers l'arbre le plus proche et disparaissent dans le feuillage d'un grand manguier.

Paff ! Au premier coup de fusil un pauvre singe roule le long du tronc et, comme une masse, tombe sur le sol ; autre coup, autre victime !

Mais le docteur ne s'attarde pas à ses victoires. Poursuivant la bande affolée, encore une détonation. . . Là-bas un troisième singe roule dans les herbes. . .

En un clin d'œil les boys de la cuisine sont là munis de grands couteaux.

“ Comment, vous allez manger cela ? . . . ”

— *Lolo, adjal motu te !* ” (Bien sûr, ce n'est pas de l'homme !)

Du troisième on ne trouve que les traces ensanglantées. . .



Blessé, il aura été emporté par ses compagnons.

Cette fois, les bananes peuvent mûrir tranquillement, les singes ne reviendront pas de si tôt.

Vous croyez?... Ah! bien oui!... Les singes oublient vite... sinon que le dimanche est jour propice.

Nouvelles apparitions, nouvelles alertes, nouvelles débandades à la voix de la carabine.

Maintenant ce n'est guère aussi facile. Du matin au soir, des Noirs surveillent les plantations. Ce *dolce farniente* à l'ombre d'un arbre, qui permet d'ouïr la chanson du vent dans les feuilles, ou de contempler le va-et-vient des farandoles d'insectes, est d'ailleurs de leur goût, mais les rôles sont intervertis : ce sont les singes maintenant qui montent la garde!

A 6 heures, quand le jour tombe et que leur faction terminée, les Noirs s'en retournent, les singes, eux, descendent de leurs observatoires. Pour varier leurs plaisirs, voici bientôt la saison des patates douces.

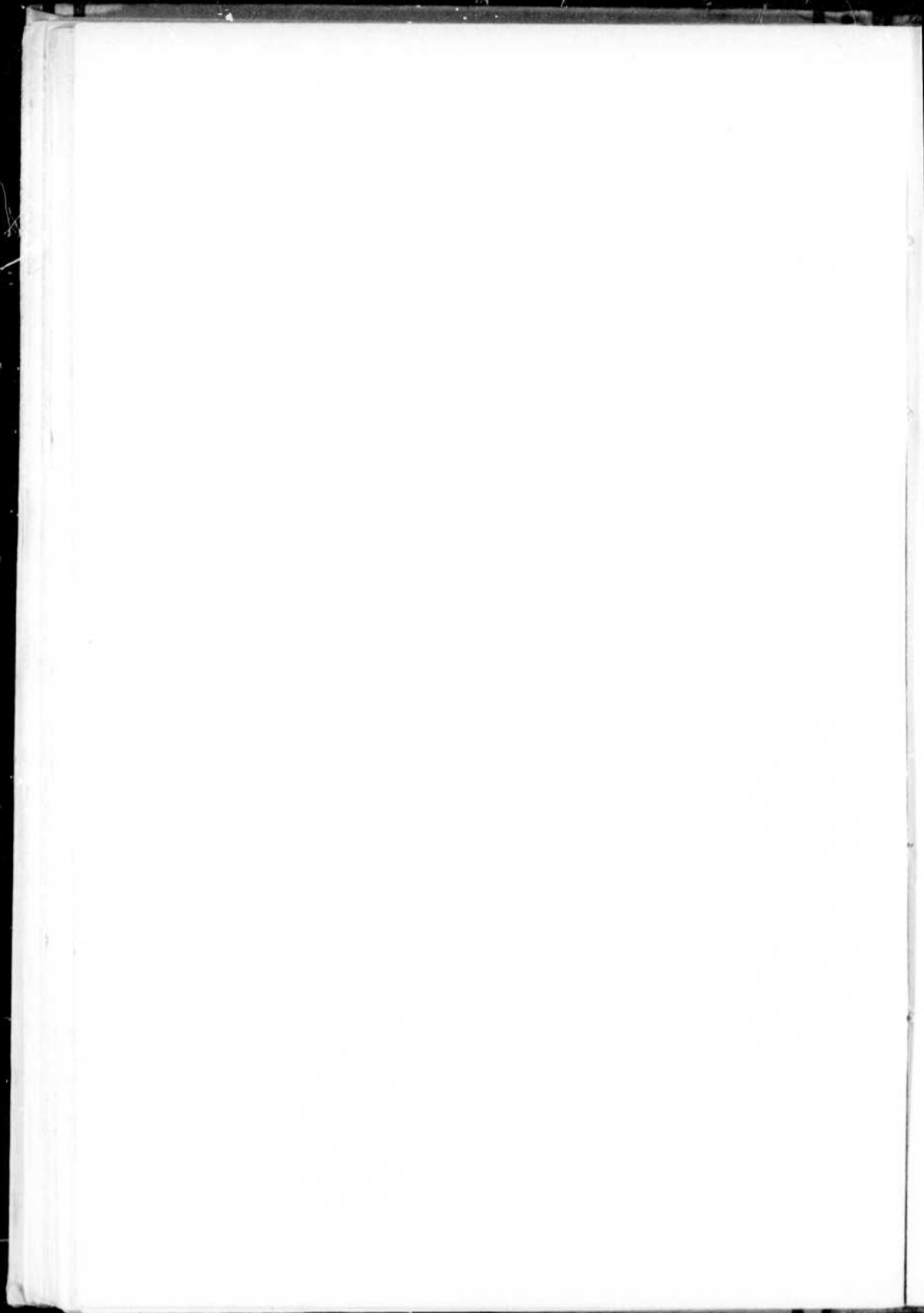
Mais est-on jamais tranquille sur terre?... Pendant que toute l'attention est portée sur les singes, un boa fait une hécatombe de belles



poules de race et de dindons, ou bien la fouine saute un mur de deux mètres et vient souper à sa guise.

Voici à quelles visites il faut s'attendre quand on vit en lisière de la forêt équatoriale !...





La pêche à Moratuwa





## La pêche à Moratuwa

Au sud de Colombo, les ombreux cocotiers voilent aux traits brûlants du soleil tout un monde de huttes bien pauvres et rudimentaires. Ils ont libéralement fourni aux habitants, charpente, murs et toits, tout l'immeuble enfin, leur prodiguant encore sans se lasser leurs noix savoureuses et l'*arrak* généreux.

Moratuwa et les villages voisins sont peuplés de pêcheurs, tant Cingalais que Tamouls, car le régime des castes n'élève pas ici ses intransigeantes barrières. Mais, telles les huttes, ce métier garde rigoureusement ses traditions dix fois séculaires ; ni transformations, ni progrès, c'est la loi, semble-t-il.

La barque — identique à celles des aïeux — se creuse dans un tronc d'arbre ; les cordes et les chevilles n'ont cédé leurs droits ni aux clous ni aux pièces métalliques ; quelques quartiers de roche assurent la pesanteur voulue ; un flotteur à droite, un flotteur à gauche — d'autres troncs d'arbres plus minces, plus courts, retenus à la pirogue par des bambous recourbés, — voilà



l'esquif, tout prêt à emporter trois ou quatre hommes en haute mer.

Dans l'accablante chaleur des heures méridiennes, à la clarté silencieuse des nuits, — tout comme il y a dix siècles — les pêcheurs jetteront le hameçon ou traîneront dans les flots comme un grand filet à papillons, leurs filets à eux, en quête de menu fretin.

Au xvie siècle, il est vrai, les Portugais apportèrent à Ceylan le secret de la " grande pêche " ; grande par la dimensions des barques, peut-être ; mais grande surtout par l'appareillage exceptionnel qu'elle exige.

Les pauvres pêcheurs, eux, ne se livrent qu'à la petite pêche ou se prêtent à l'autre. Ils vivent heureux, au jour le jour ; leur hutte, un peu de coco, les bananes, le bétel leur suffisent amplement.

Tous les pêcheurs de la côte ouest, ou presque tous, pratiquent la religion catholique ; est-ce tendance à adorer l'Esprit qui règle les flots et dont, plus que tout autre, ils se sentent tributaires, ou bien ont-ils fraternellement aimé ces pêcheurs de Galilée, disciples du Maître qui commande aux éléments en furie... Le



fait est que leurs ancêtres furent les premiers à se convertir en masse. La chronique rapporte que la gloire d'avoir appelé saint François Xavier à Ceylan revient aux pêcheurs de Maanaar.

Depuis, en dépit des persécutions successives et du martyre infligé aux convertis par le Radjah de Jaffna, cette région cingalaise est, de nos jours encore, le district qui fait le plus honneur à l'Église catholique romaine.

Lorsqu'en 1886 les Franciscaines Missionnaires de Marie arrivèrent à Moratuwa, ce n'était pas précisément pour défricher une terre païenne, mais pour instruire, élever une population chrétienne de longue date, ignorante autant que pauvre. On les reçut avec un enthousiasme qui fit écho.

Après les épreuves, les lenteurs des débuts, lenteurs alliées à un isolement, une pauvreté héroïque, la rustique maisonnette, tout à la fois couvent et maison d'œuvres, devint petit à petit le centre d'activités. Les *bungalows* s'ajoutèrent aux *bungalows* à mesure qu'il fallait ouvrir une crèche, une école, un orphelinat, un dispensaire. Pour installer l'école cinga-



laise, des constructions plus vastes, plus modernes prirent l'emplacement des pavillons délabrés. Bientôt les enfants vinrent de dix lieues à la ronde ; les écoles se subdivisèrent, elles sont actuellement au nombre de trois : pensionnat, école industrielle et cours de catéchisme.

Un peu à l'écart, tout au bord de la mer, de grandes croix blanches signalent le champ de repos ; c'est là que la grande journée finie, les missionnaires attendent la résurrection bienheureuse. Tantôt la vague mourante caresse doucement le petit mur d'enceinte, ou bien, au temps de la mousson, les flots s'y brisent avec fracas.

Une nouvelle chapelle, aux espaces nécessaires, vient de parachever enfin la mission si idéalement encadrée de son décor de palmes.

Prendrait-il à un passant la fantaisie de franchir la grille de l'enclos, à l'heure de la récréation?... De quelle animation il serait témoin ! Plus d'un millier d'enfants se trouve là, depuis les bébés bruns jouant dans leurs berceaux d'osier, jusqu'aux jeunes Cingalaises qui préparent leurs *Seniors Cambridge*.



Tous sont indigènes ; la grande majorité, qui appartient à la corporation des pêcheurs, est de religion catholique. Si l'on compte un dixième d'enfants bouddhistes, sans parler de quelques unités protestantes, c'est que depuis quelques années, les bouddhistes sont admis parmi les pêcheurs et cherchent activement à supplanter les catholiques.

A l'époque des vacances, tout l'attrait des petites écolières est à la plage. L'océan garde son emprise sur les enfants de pêcheurs. Préparatifs, manœuvres, départs de bateaux, retour de pêche, triage du poisson ; pour eux, tout cela est d'un charme inlassable.

\* \* \*

Les flots houleux ont battu la plage durant la mousson, creusé le sable, élevé des dunes hautes de dix pieds et contre lesquelles ils viennent se briser. Ça et là, des sables mouvants et des crevasses profondes où la vague écumante se précipite.

Mais vienne septembre, l'aspect de la côte change et le flot apaisé se met en devoir de niveler ce qu'il bouleversa naguère.



Depuis quelques jours, les barques à flotteurs rentrent le soir abondamment chargées. Le poisson se rapproche des côtes, signe avant-coureur de la bonne saison. Aussitôt, les barques sortent des hangars primitifs où, depuis six mois, elles reposent.

Soigneusement examinées, réparées, la toilette achevée, de distance en distance, deux à deux, comme des jumelles, elles attendent.

Ce matin, dès 6 heures, les petites orphelines accourent à la plage avec l'animation qu'on devine . . . Le premier départ pour la " grande pêche " est annoncé.

Deux cents hommes ont été convoqués pour la manœuvre. L'effort à donner est court mais violent. Cette succession de labeur intense et de farniente sied d'ailleurs à l'humeur et au tempérament cingalais. Après le coup de main, les *coolies* s'étendront sur le sable, à l'ombre des palmes ondoyantes, et mastiqueront le bétel dans l'attente d'un nouveau signal.

Aujourd'hui, deux bateaux appareillent face au couvent. Le chargement commence. Au centre de chaque barque, s'entasse tout un amas de câbles, puis le filet long de 800 mètres sur



15 de large, enfin la "poche", sac immense destiné à recevoir le poisson.

Peu de vivres. L'absence est courte généralement, soit diurne, soit nocturne. Du riz et quelques bananes, de l'arrak, du tabac, du bétel, une natte en feuilles de cocotiers tressées pour servir d'abri : ce sera tout.

L'armateur ou le chef d'équipe surveille les derniers préparatifs. Au premier signal, les 50 *coolies* désignés s'avancent. Deux d'entre eux présentent le dos à la proue, deux autres à la poupe : le reste encadre la barque. Tous sont à leur poste. Un nouveau signal : "Ho-ho !" c'est le "garde à vous." Le dos arqué, le pied en position, la main cramponnée au rebord de la barque, les hommes attendent.

"Ho-ho !" cette fois, la note plus élevée est chantante ; "Ho-ho !" toutes les voix répondent en chœur. La lourde barque est soulevée, portée de quelques mètres vers la mer... déposée, reprise, déposée à nouveau jusqu'à ce que la vague enfin la reçoive, la soulève et l'emporte. Les deux *coolies* postés à l'avant d'écartent. Le pilote et quatre rameurs sautent sans la barque, suivis d'une dizaine d'hommes.



Mais la poussée humaine continue, car le flot méchant pourrait renvoyer l'esquif sur le sable, annulant ainsi la manœuvre.

La première barque démarrée, le même manège lancera la seconde, puis toutes deux s'éloignent, dessinant un vaste demi-cercle, et se rejoignent en pleine mer. L'énorme poche destinée à recevoir le poisson est déployée et les deux filets lestés de blocs de bois et de morceaux de plomb, soigneusement fixés à chaque extrémité de l'ouverture. Les barques s'écartent alors lentement jusqu'à ce que les filets et les câbles soient suffisamment tendus. Un moment paisible rend confiance aux poissons, puis, d'une même allure, les pêcheurs manœuvrent vers la côte.

Les *coolies* sont là, tout prêts au signal de l'armateur. "Ho-ho! Ho-ho!" De bons nageurs spécialement choisis pour ce rude effort se jettent à la mer, saisissent le câble et les extrémités du filet : manœuvre difficile, que le flux et reflux rend périlleuse.

"Ho-ho! Ho-ho!" D'autres *coolies* désignés volent à la rescousse. Le moment est critique : la poche, souvent d'un poids énorme,



peut s'enliser en traînant sur le sable ; et l'énergique mouvement d'ensemble doit l'empêcher.

Pendant cette manœuvre, d'autres *coolies* forment la chaîne, retirent les câbles et les enroulent aux cocotiers les plus proches. Les " *Ho-ho ! Ho-ho !* " et autres refrains rythment la corvée.

Enfin les filets émergent ; une légion frétilante de poissons cherche une issue et finalement donne dans la perfide poche où elle augmentera la belle capture. La pêche en sûreté, les pêcheurs se hâtent de mettre les barques hors de l'atteinte des vagues, les calent à l'avant, à l'arrière, puis vont étendre leurs filets sur le sable tandis que les revendeurs accourus se pressent à l'envi.

Des oriflammes multicolores apparaissent-elles aux mâts piqués dans le sable ? C'est que la pêche fut abondante et rapportera dans ce cas trois cents roupies et davantage. Pas d'oriflamme ? c'est-à-dire peu ou point de poisson. . . triste journée pour l'armateur qui doit payer ses deux cents hommes ! . . .

Aujourd'hui, la pêche est excellente, miraculeuse presque ! . . . Le sac gonflé, débordant, se



déverse sur la nappe de sable humide. Quelle richesse et quelle variété ! L'Océan Indien possède des hôtes de toutes grandeurs, de toutes espèces, de toutes couleurs : roses, bleus pâles, verts clairs, jaunes pâles, oranges, violacés ou à peine teintés de mauve. . .

La criée se fait sur place après un triage sommaire : gros poissons, moyens ou petits, tout est vendu, loté d'après un tarif rigoureusement établi. Point d'hésitations ! les acheteurs ont hâte d'être servis et de partir. Des pauvres sont accourus aussi, munis de leurs petits paniers où ils empilent tout ce qu'ils peuvent. On les laisse faire, c'est l'usage. Comme jadis, Ruth glanant dans les champs de Booz.

Une heure environ après l'arrivée des barques, les *coolies* seuls vérifiant les engins et réparant les filets demeurent sur la plage. Une nuée de corbeaux voraces fouille le sable pour y découvrir jusqu'aux moindres débris échappés à leurs incessantes recherches.

Lorsque plusieurs barques sortent le même jour, l'animation renaît à chaque abordage.



Ainsi pendant six mois, — c'est-à-dire hors le temps de la mousson — mêmes départs, mêmes pêcheurs et *coolies* au travail, mêmes alternatives de chance et d'insuccès.

L'occupation du soir est de préparer la sortie du lendemain. La besogne terminée, trois ou quatre hommes s'installent dans l'esquif, y prennent leurs repas, puis s'endorment, abrités par un toit démontable, tressé tout exprès pour cet usage.

. \* .

Les pêcheurs cingalais sont en majorité catholiques, a-t-on dit. Dans quelques foyers, il est vrai, au contact de l'erreur, la foi s'est éteinte; la tâche des missionnaires est de la faire renaître. et le succès répond aux efforts. Les dimanches et jours de fête, les églises ne suffisent pas à contenir l'assistance.

Les pêcheurs de la côte ouest ont pour saint Sébastien, patron de Moratuwa, la même dévotion que les Bretons envers le bon saint Yves.



Au jour de sa fête, une procession sillonne les "rues" du village, tracées aux caprices des grands cocotiers, puis descend vers la plage. Les barques couchées sur le sable ou bercées par la vague sont brillamment pavoisées et celles des bouddhistes ne le cèdent en rien aux autres. L'épisode suivant prouve d'ailleurs que ce n'est pas à tort qu'ils se sont ainsi rangés sous l'égide du Saint.

En août dernier, le temps superbe ne laissait nullement prévoir une surprise de la mousson. Dans la soirée, nombre de barques avaient pris le large.

Soudain, l'atmosphère s'alourdit, devient de feu, un vent violent commence à tordre les panaches des cocotiers ; bref, une tempête terrible se déchaîne. La nuit descend.

Soudain, des cris désespérés, des lamentations se font perçants, malgré la bourrasque du vent. Sur la plage, des silhouettes humaines, lanternes à la main, vont, viennent et luttent contre la rafale. Ce sont les femmes, les enfants,



les sœurs, les parents des pêcheurs de Moratuwa partis le soir même. Le village en émoi se joint bientôt à eux. Au lever du jour tous sont encore là, scrutant l'horizon.

A peine la grille de l'orphelinat est-elle ouverte, qu'une procession de pauvres Cingalaises accourt, réclamant les enfants ; il faut aller à l'église prier pour les pères, les frères, les pêcheurs en danger.

Les heures s'écoulent ; aux instants d'accalmie succèdent de nouvelles bourrasques. . . Enfin, l'une après l'autre, six barques réapparaissent et, après mille efforts et dangers, abordent. Les hommes sont exténués, mais tous sains et saufs.

Et les autres? . . . En dépit du foudroyant soleil tropical, la foule demeure sur la plage, morne, dans l'attente. Un remorqueur a été envoyé de Colombo. On le suit avec angoisse. Il lutte désespérément, paraît, disparaît. . . Va-t-il sombrer? Par deux fois, il revient et remorque une barque jusqu'à la côte.



Au soir, la tourmente s'apaise non sans laisser partout les traces de sa fureur. Un à un, les groupes se dispersent, d'autres s'obstinent à attendre la barque qui ne rentre pas. . .

Les familles des quatre pêcheurs refusent de s'en retourner. Le curé de Saint-Sébastien va de l'une à l'autre, essaie de remonter les courages, de consoler, d'entretenir l'espoir.

Une nouvelle nuit s'éternise dans les affres de l'angoisse.

Enfin, au petit jour, un cri éclate, cent fois répété :

“ Ce sont eux ! ”

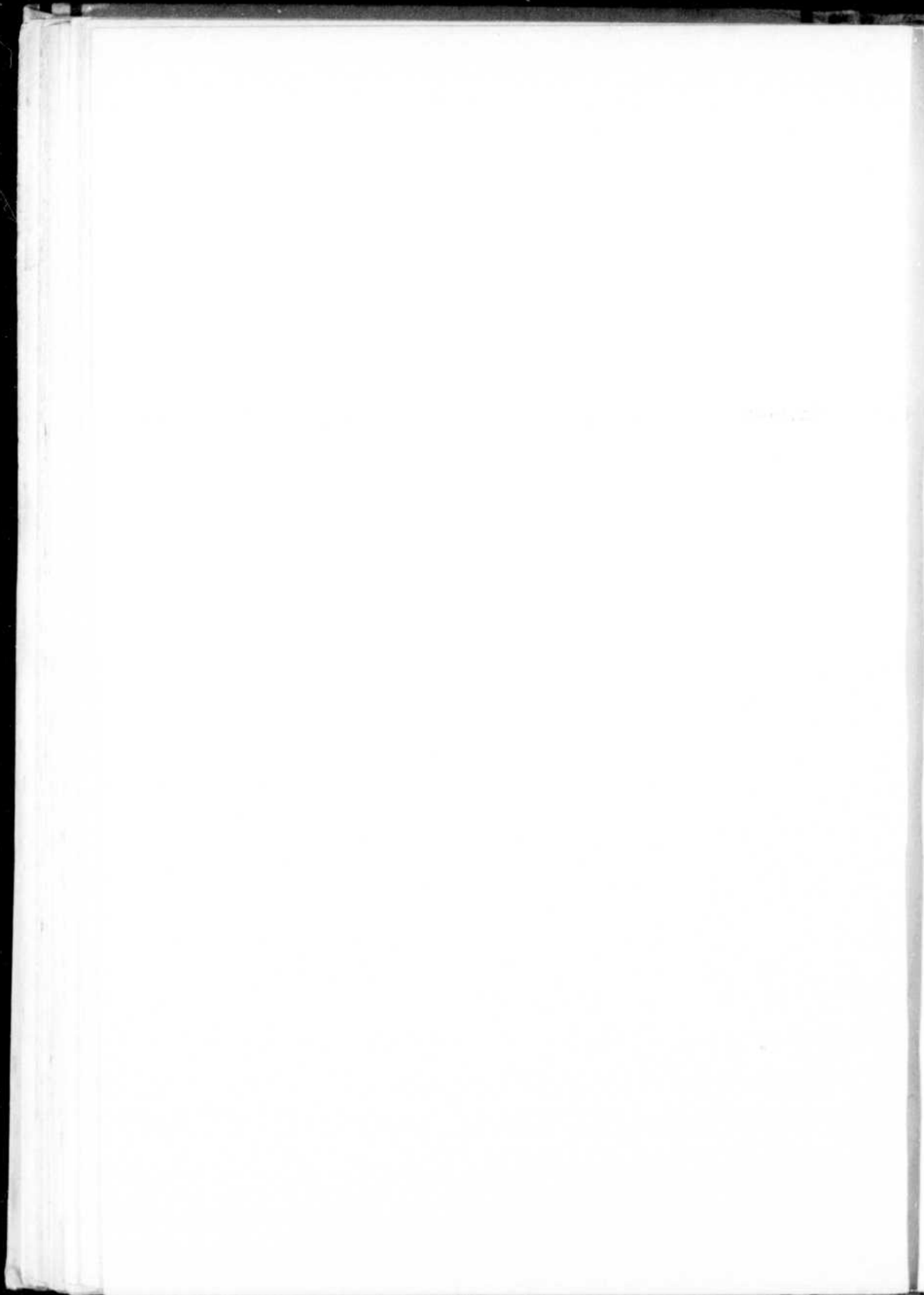
Ce sont eux, en effet. Dans la nuit noire, le remorqueur a retrouvé en pleine mer la barque désemparée qu'il a ramenée à Colombo.

Malgré l'épuisement, les quatre pêcheurs n'ont rien voulu entendre : sur l'heure ils sont partis pour Moratuwa. Et ce n'est pas vers leurs cabanes qu'ils accourent. . . Entourés d'une foule croissante à mesure que la nouvelle circule, ces hommes, tous bouddhistes, se hâtent vers



l'église. Elle est encore fermée à 3 heures du matin. . . On réveille le sacristain et, prosternés sur les dalles de pierre, les quatre rescapés remercient avec effusion leur saint protecteur.

Beaucoup d'autres pécheurs de la côte avaient appareillé ce même soir qui ne sont jamais revenus. Des dévots de saint Sébastien, nul n'a fait défaut.



**Les crocodiles**  
**et leurs Maîtres**





## Les crocodiles et leurs Maîtres

Le Congolais, a-t-on dit, est foncièrement convaincu de l'existence de DIEU et il est même difficile d'exprimer l'énergie de sa conviction quant à cette vérité. Le *Nzambi*(DIEU) existe ; existence aussi certaine que celle du soleil dans son ciel tropical : un DIEU véritable et personnel, mais, — ainsi pense le Noir, — sans aucune idée de providence, un DIEU qui ne s'occupe guère des humains, pas plus pour châtier le mal que pour récompenser le bien.

Une telle conception de la divinité laisse libre carrière au fétichisme et à la sorcellerie, aux interprétations et aux pratiques superstitieuses, au *taboyu*, au totémisme, aux sociétés secrètes, bref, à ces crédulités fantastiques qui, jusqu'à présent, ont eu une répercussion si profonde et si néfaste dans la vie du Noir et dressent "leurs siècles de tradition devant l'effort des ouvriers évangéliques".



Exposer ici, même très succinctement, ces croyances, ce culte, cette morale, n'est point la place. Que de missionnaires déjà les ont étudiés, consignés en volumes, et mieux encore, ont cherché à vaincre ces multiples obstacles qui enserrant l'âme noire et l'empêchent de s'élever au-dessus de la matière.

Relatons ici un fait rapporté dernièrement par les Franciscaines Missionnaires de Marie de Nouvelle-Anvers, un exemple entre mille de la puissance du fétichisme dans la mentalité des Noirs.

Les Bangalas de la région de Nouvelle-Anvers accordent aux féticheurs un pouvoir absolu sur certains animaux : éléphants, crocodiles, léopards, hippopotames et autres. Ces féticheurs — *nkolo* (maîtres) — ont à leurs ordres un ou plusieurs animaux, ou, inversement, un léopard, un éléphant, etc., peut avoir plusieurs maîtres. Par vengeance personnelle, ou bien par métier, et payé de libérales offrandes, le *nkolo* veut-il se débarrasser d'un de ses semblables? Il ordonne à l'un de ses "sujets" de tuer telle ou telle personne. Les monstres dociles obéissent.



Chaque année, nombre d'accidents, se produisent soit aux abords du fleuve, soit dans la forêt. Au dire des Noirs, ces accidents sont toujours le résultat d'une haine ou d'un sort. Malheur donc à qui se fait un ennemi ! Le poison, la dent du léopard ou du crocodile sauront toujours l'atteindre. . .

Part faite aux conséquences naturelles dues à la présence des fauves, on ne peut nier que le diable agit encore en maître en ces régions païennes et que les féticheurs ne sont, hélas ! que ses trop fidèles ministres.

Une certaine Eugénie, chrétienne de Nouvelle-Anvers, s'était attiré la haine d'un Noir, auquel, à diverses reprises, elle avait reproché d'avoir gaspillé sa dot et celle de sa mère. Audace téméraire, car cet homme — on le savait — était le " maître " d'un crocodile. Sûrement lui ordonna-t-il de le débarrasser de cette accusatrice gênante.

Pendant plusieurs jours — racontent les Noirs — l'animal se tint caché dans les hautes herbes qui bordent le fleuve à l'endroit où Eugénie avait coutume de venir se baigner. Deux fois, trois fois, il faillit tenir sa proie. Mais,



plus agile, la jeune Noire parvint à regagner la rive. Inquiète et supposant une représaille, elle se priva pendant quelque temps du bain habituel et même n'approcha du fleuve que le plus rarement possible.

Une dizaine de jours s'écoulèrent.

Un matin, des femmes de Nouvelle-Anvers allant vendre des *chickwangués* (pains de manioc) au village de Lusengo, pressèrent vivement Eugénie de les accompagner. Il fallait traverser le fleuve. La jeune fille hésita, puis se laissa convaincre. Les quatre femmes chargèrent leurs pirogues ; Eugénie et Catherine montaient la seconde.

Déjà on était en plein fleuve, les pirogues fendaient les ondes claires au rythme des chants. Distraite, Eugénie oubliait ses appréhensions. Soudain, elle jette un cri. Sa pagaie, frappant l'eau, a rencontré un obstacle et s'est brisée. Au même instant, l'énorme museau d'un crocodile surgit des flots. Le monstre se dresse, d'une patte il s'agrippe à la pirogue, de l'autre il saisit la malheureuse Eugénie à l'épaule.

Après l'avoir dévisagée comme pour bien s'assurer que c'était sa victime — les Noirs



superstitieux prêtent volontiers aux animaux intelligence et sentiment — par une brusque secousse, il l'entraîne et replonge avec elle.

“ J'étais si terrifiée, raconta ensuite Cataerine, que je restai figée par la peur. Je ne pus faire un mouvement pour essayer de retenir ma pauvre compagne. D'ailleurs, comment lutter avec un crocodile? J'appelai... L'autre pirogue était loin. J'eus voulu m'éloigner au plus vite, mais je restai là, espérant qu'Eugénie reviendrait à la surface, que je pourrais la sauver ou du moins ramener son corps au rivage. Elle ne reparut pas. Au fond de l'eau, le croco achevait de la dévorer.”

Eugénie ne devait pas être la seule victime du monstre. A quelques semaines d'intervalle, plusieurs Noirs subirent tragiquement le même sort.

Au village, les Bangalas s'inquiétèrent. Jamais les victimes du fleuve n'avaient été si nombreuses. Il y avait quelque chose là-dessous. Comment porter remède à telle calamité?

Recherches, suppositions, palabres, ne manquèrent pas.



Enfin, après maintes délibérations, les anciens tombèrent d'accord : il fallait inviter un certain Lokoku, féticheur de Mabembe et réputé dans l'art de prendre les crocodiles. On lui envoya une députation chargée de force présents, manioc, poules, chèvres, etc., etc.

Lokoku, fier d'un tel honneur et ravi de l'aubaine, arrive promptement, magnifique dans son pagne bariolé, couché dans sa pirogue tapissée d'une peau de léopard et pagayée par trois Noirs robustes.

Tous les païens du village — et pour les petits Noirs de la Maison Notre-Dame de Saint-Lambert il fut bien méritoire de rester sur les bancs de l'école — ont été convoqués pour la réception solennelle de Lokoku. Ils sont massés sur la rive. Quant aux prétendus " maîtres " du crocodile, ils ont eu soin de s'esquiver avant l'arrivée du féticheur.

La pirogue accoste : Lokoku descend et, après les *salamalecs* d'usage fait ranger la population bien en file. Armé d'une corne de buffle, il passe la revue, s'arrête devant chaque individu et aspire longuement : son flair particulier doit lui révéler les Noirs " donnés " au



crocodile. A mesure qu'il en découvre, il les place à l'écart. L'examen terminé, commence pour ceux-ci les scarifications sur le front suivies d'une application de charbon de bois pulvérisé. Pour cette immunité, chaque intéressé doit payer 50 centimes. Rétribution dérisoire pour être invulnérable désormais non seulement au terrible "croco", mais à tous les crocos du fleuve!.

L'opération accomplie, Lokoku se met en devoir d'attirer le crocodile. Il prépare minutieusement sa longue ligne formée de plusieurs fines cordes très solides que termine un vigoureux hameçon. L'appât est la moitié d'un jeune chien fortement dosé de poison; l'autre moitié est enterrée sur la berge même. Trois grandes lances, dont une enduite de poison, sont prêtes, fichés en terre.

Les Noirs ne perdent pas un détail, pas un mouvement. Enfin ils vont voir les eaux de Djağanda — ainsi désigne-t-on la partie du Congo bordée par les terres du grand Chef de ce nom — libérées de leur terrible ennemi.

Une heure, deux heures s'écoulent. Pas le moindre remous. On s'impatiente. Le célèbre



Lokoku ne réussira-t-il pas aujourd'hui? On attendait un coup de maître!

Est-ce sa faute? Oh! point du tout. Sa réputation n'est point en jeu; l'échec était à prévoir. C'est que le ou les "maîtres" du croco lui ont défendu de se laisser prendre. Et le serviteur peut-il faire autre chose que d'obéir? Y a-t-il désaccord? Certainement le crocodile de Lokoku a rempli son devoir: il aura lié connaissance avec l'autre crocodile et lui aura dit: "Ne veux-tu pas manger du chien? Moi, j'en ai mangé la moitié d'un (la moitié enterrée), c'est excellent! mais pour l'instant je suis rassasié. Je t'offre l'autre moitié." Si le crocodile n'a pas de maître, il se jettera sur l'appât que son "frère" lui offre, et sera pris. Le poison absorbé fera son œuvre, les lances achèveront la besogne.

Mais, au contraire, s'il a un "maître" et que celui-ci lui ait défendu de toucher aucun "mets" sans son autorisation, le crocodile, d'une obéissance à toute épreuve, résiste aux offres même les plus alléchantes!

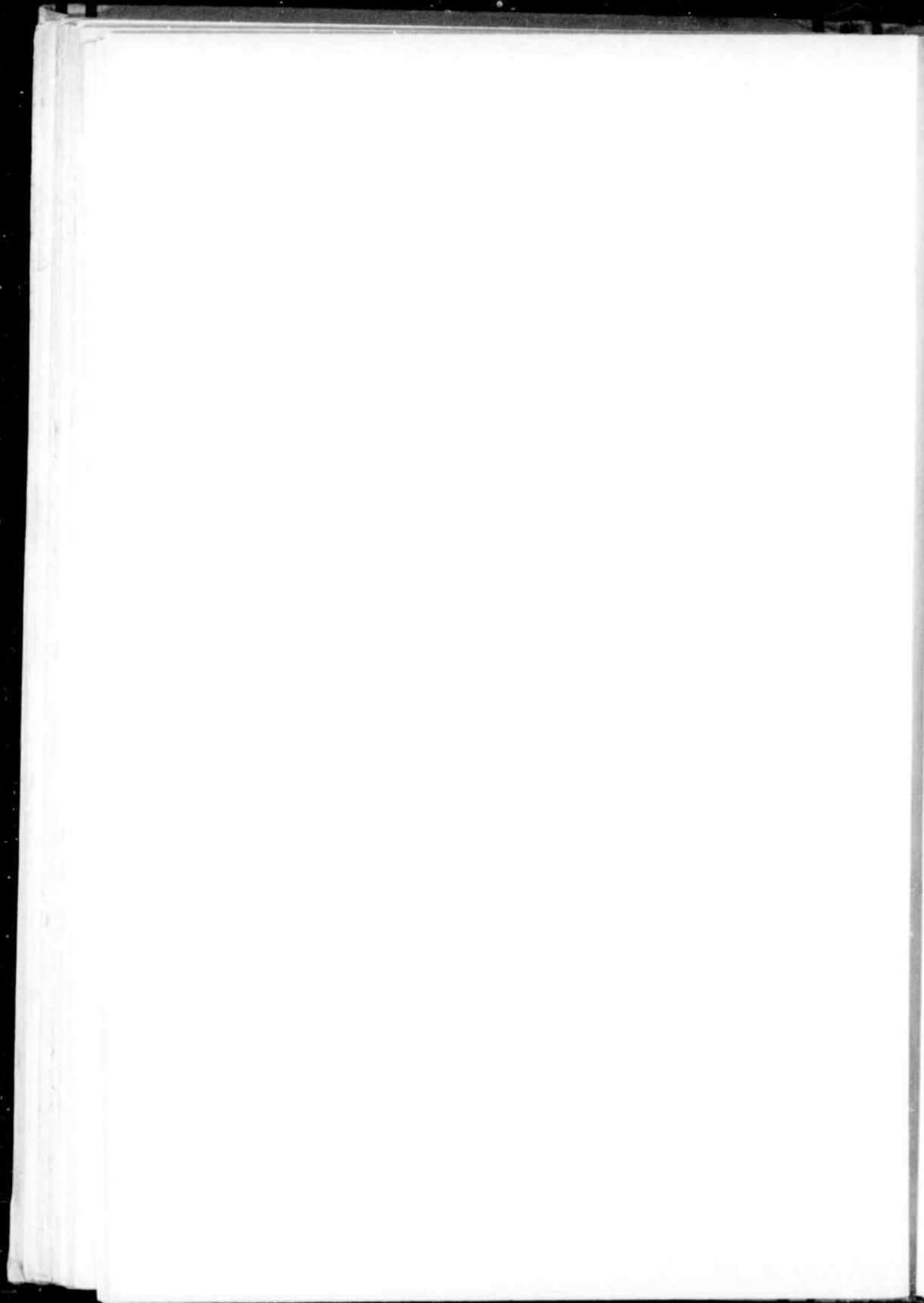
Avec de tels arguments — que tout Noir gobe à l'aveugle — Lokoku sort victorieux de



sa défaite, et pour rétablir son prestige, il invite tous les " donnés au crocodile " à se rendre à Mabemba. Moyennant *matabiche*, il répétera plusieurs jours durant les scarifications et l'application de bois pulvérisé.

Confiants en ces artifices du fétichisme, les Noirs, sans hésiter entreprennent le voyage, donnent argent ou cadeaux exigés, se laissent inciser, convaincus de la puissance du grand Lokoku.

Si de tels faits se rencontrent encore journellement et sur tous les points du Congo, à mesure que la foi et la vérité pénètrent dans la brousse sauvage, l'emprise de Satan s'affaiblit, le règne du CHRIST se lève. Mais que de luttes, de travaux, de souffrances à soutenir avant d'arracher la race noire à ses crédulités superstitieuses !



Les serpents





## Les serpents

Histoire de serpents... Sujet inépuisable !  
Qui aime ces animaux ? Personne. Ils sont symboles de l'hypocrisie et du mensonge et même, dans leurs ondulations, ils semblent ignorer la franche ligne droite. Les uns sont d'une force prodigieuse, les autres d'une extrême agilité ; tous ont le défaut d'être extrêmement vindicatifs.

Voulez-vous quelques exemples ? En voici d'authentiques.

A Coïmbatour, une Indienne frôla par mégarde un serpent. Craignant une vengeance, elle quitta sa maison. Après une semaine, croyant le danger écarté, la femme rentra chez elle. Mais le serpent, qui la guettait toujours, se présenta aussitôt. On put heureusement le tuer.

A la Mission même, une Franciscaïne Missionnaire de Marie ayant découvert un serpent dans un puits, le fit tuer. Le soir, un second serpent, le mâle sans doute, se montra et suivit la Sœur partout. . . On réussit enfin à s'en



débarrasser en lui faisant subir le sort du premier.

Les serpents à sonnettes sont classés parmi les plus dangereux. Leur queue, terminée par une série de pièces cornées mobiles, produit en s'agitant le bruit d'une série de grelots, et leur venin est si violent, qu'il tue en quelques heures un homme ou un animal de forte taille.

Non moins venimeux sont les serpents à lunettes, dits aussi cobras, hajès ou najas. L'épisode suivant, si tragique, paraît à peine croyable.

Un jour, le tenancier d'une maison de thé sert comme d'habitude ses clients. Un premier Indien, quittant la véranda pour se rendre à ses affaires, tombe mort ; quelques minutes après, un second client, puis un troisième sont également frappés de mort subite. La police avertie et soupçonnant le tenancier d'avoir empoisonné ses hôtes, commence une enquête. . . Protestations du pauvre homme : il n'a servi que du thé et pour prouver son innocence, séance tenante, il absorbe une grande tasse provenant de la même théière. Un instant après il chancelle et meurt. L'enquête se poursuit.



Que trouve-t-on enfin? Un cobra au fond de la bouilloire.

Fait non moins épouvantable : un Hindou, — un peu trop énergique sans doute, — voulant guérir sa femme de la frayeur insurmontable des serpents, l'enferma dans une chambre avec un cobra qu'il venait de tuer. D'abord, coups de poings dans la porte, cris désespérés, puis plus rien... Après quelques minutes, trouvant la leçon suffisante, le mari entr'ouvre la porte. Hélas ! que trouve-t-il?... un autre serpent enroulé autour du corps de sa femme déjà morte !

Si les serpents pullulent aux Indes, l'art de les " charmer " est devenu un véritable métier. Après avoir enlevé les dents aux cobras, nombre de *coolies* s'occupent à les apprivoiser et gagnent ensuite leur vie à les faire danser pour le public.

Des serpents nichent-ils dans un jardin?... les charmeurs viennent aussitôt offrir leurs services.

Voici un trait pris sur le vif ; il se passait il y a quelques mois au couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Coïmbatour :



Depuis quelque temps, Gertie, la vieille portière, s'alarmait d'entendre siffler des serpents en allant fermer la grille, le soir.

Un jour, deux " charmeurs " se présentent. Gertie implore les *Tayarées* (religieuses) de laisser les *coolies* exercer leur industrie ; la permission est accordée.

Ces indigènes portent pour tout matériel un grand sac de toile suspendu à l'épaule, un panier rond et plat avec couvercle, une petite bourse contenant des graines d'une plante vénéneuse à forte odeur et un instrument de musique primitif, sorte de fifre. L'assistance doit examiner les engins pour constater leur simplicité ; leur honnêteté mise hors de doute, les charmeurs se mettent alors à l'œuvre.

Ils s'approchent doucement de l'endroit indiqué par Gertie, marchant au son du fifre. Cinq minutes se passent. Soudain, un cobra long d'un mètre et demi environ, sort d'une fente de rocher, se dirige à toute vitesse vers les charmeurs, au grand émoi des assistants. Quand le reptile est à portée de l'Indien, celui-ci jette sur lui le grand sac, et, d'un geste habile, saisit



l'animal, d'une main par la tête, de l'autre par la queue. Triomphant, il apporte son trophée devant la maison, le lâche près de la véranda, et commence à jouer de son instrument. O merveille! Le serpent se dresse, ondule à droite, à gauche et se balance en mesure, montrant ses "lunettes" caractéristiques".

"Le serpent danse," erient les enfants au comble de la joie.

Soudain, le joueur interrompt sa mélodie. Aussitôt, l'animal furieux se tourne vers lui, mais déjà l'autre *collie* lui a jeté une poignée de graines.

Flairant le poison, le serpent siffle, recule, se roule sur-lui-même. Alors le charmeur le saisit de nouveau, l'enferme dans le panier qui est soigneusement ficelé, puis les "Charmeurs" continuent leur ouvrage.

A peine ont-ils recommencé à jouer qu'un cobra d'une autre espèce (*grass-cobra*), séduit à son tour, quitte la cime d'un arbre dont le feuillage touffu le dissimulait. Même procédé pour s'en emparer, mais les charmeurs, remarquant son excitation, se gardent bien de le



faire danser. Bien vite, il rejoint son compagnon dans le panier.

Un troisième air de fifre obtient pareil succès. Cette fois, un troisième cobra, semblable au premier, sort d'une anfractuosité près du puits. Il est capturé à son tour.

Aux Indes, chaque année, les victimes de cobras se comptent par milliers. Les missionnaires ne sont pas à l'abri du danger, mais, s'appuyant sur la parole du Seigneur : " Vous marcherez sur l'aspic et le basilic," ne craignent pas.

Ceci rappelle une aventure arrivée à une Française Missionnaire de Marie. Un soir, à peine couchée, elle sent quelque chose la frôler, elle allume un bout de bougie et aperçoit un serpent, petit de taille, mais d'une espèce des plus dangereuses. Avant qu'elle n'ait fait un mouvement, il disparut. Où? Elle le cherche partout. . . En vain ! De guerre lasse, la Sœur souffle sa bougie, se confie en Dieu et s'endort.

Le lendemain, elle retrouve le reptile chaudement blotti. . . sous son oreiller !



## Une visite à dame lapine

Depuis trois ans, dans le joli quartier de Mattacooliya, près de Colombo, de jeunes Cingalaises viennent apprendre la grande science d'être missionnaire et se préparent à aller un jour, elles aussi, porter au loin la lumière de l'Évangile. Les pavillous du couvent sont groupés dans un magnifique décor de cocotiers, et à peu de distance on installait, il y a quelques mois, une ferme modèle.

Rien ne manque, poulailler, lapinière, pigeonnier ont leur place, sans oublier la vacherie inaugurée par neuf belles vaches australiennes dont le bon lait est envoyé chaque jour, matin et soir, aux malades de l'hôpital Saint-Pierre de Colombo, aux lépreux d'Hendala et aux petites orphelines de Borella et de Moratuwa.

Une après-midi, vers 4 heures, tout à coup des cris partant de la ferme arrivent jusqu'au couvent :

— Le *goudiyai* !

— Le *goudiyai* ! (Le *goudiyai* est un serpent très commun à Ceylan ; il mesure deux mètres



enviren et a la grosseur d'un bras d'enfant)."

Les domestiques qui travaillent au jardin saisissent un bâton ou le premier instrument qui leur tombe sous la main et partent à la course

Où est-il ?

— Là, dans la lapinière."

Mince, comme les vilains serpents savent se faire, il avait dû passer par un trou du grillage.

Mère lapine dinait tranquillement de bonnes feuilles de choux qu'elle partageait avec ses lapereaux. Une fois dans la place, le monstre a vite fait de dévorer les trois tendres victimes. La pauvre mère lapine impuissante va, vient, lance des cris plaintifs, mais lorsque le serpent insatiable vient s'attaquer à elle, c'est dans la cage une course folle, des boads à démolir la cloison.

Les cris, le tapage ont attiré l'attention des jeunes Cingalaises gardiennes de la basse-cour. L'alerte est donnée. Le serpent, voyant qu'il va avoir affaire à plus fort que lui cherche à s'échapper. Mais... les trois pauvres petits lapins qu'il vient d'avaler tout ronds, ont donné à son estomac une dimension respectable. La



tête qui a passé par le trou du grillage se balance furieusement et fait de vains efforts pour entraîner la queue.

Inutile, Messire serpent, on ne passe pas ! Les lapereaux que vous avez mangés vous le défendent !

Quelques bons coups de bâtons assénés sur la tête et le *goudiyai* paie de sa vie son bon dîner.

Comme toujours, après leur victoire, les Cingalais se font une fête d'ouvrir l'estomac du serpent. Ils y trouvèrent, — ils s'y attendaient, — les trois petits lapins faisant la queue leu leu, attendant l'heure d'être digérés.

Ce doit être un vrai régal pour les serpents qu'un déjeuner de lapereaux, car voici ce qu'on écrit de la léproserie de Mantivu, autre maison de Ceylan :

Dans l'après-midi, les filles de service sont allées porter aux lapins les épluchures de bananes et de papayers dont ils sont si friands.

Que voient-elles ? Horreur, un serpent bien installé, enroulé même dans le nid de foin préparé avec tant d'amour par la lapine pour sa petite nichée. Les pauvres bêtes font enten-



dre des gémissements plaintifs, la maman jette des cris désespérés. Le serpent ne s'en soucie guère, tout occupé qu'il est à sucer le sang d'un premier lapereau qui se laisse faire sans bouger.

Faire lâcher prise au serpent et le faire déguerpir n'est guère chose facile.

Un brave Cingalais s'offre à tenter le coup. Le *goudiyai*, tout occupé à se régaler et à hypnotiser déjà sa seconde proie qui, immobile, le regarde avec des yeux suppliants, ne doit pas l'avoir vu. D'un coup de main, aussi habile que rapide, l'indigène saisit la nichée, referme la cage, puis, avec une baguette, par le haut de la caisse houe-pille l'adversaire.

Aussitôt le serpent siffle, se dresse, se fait mince, mince, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, a découvert une porte de sortie. Par le trou du grillage, avec une élasticité incroyable, il se faufile et s'échappe. Vif comme l'éclair, il atteint le pied de l'arbre, y grimpe, s'enroule à la plus haute branche. D'abord il semble narguer ses spectateurs, puis fait semblant de dormir, méditant sûrement un autre mauvais tour, pour après le coucher du soleil.



Pendant ce temps, les deux pauvres petits lapins mordus l'un à l'oreille, l'autre au cou, se léchaient mutuellement. — Le *goudiyai* n'est heureusement pas venimeux. — La maman encore toute tremblante allait de l'un à l'autre.

Une visite du même genre est arrivée à mère poule, également à Mantivu. Chaque soir, à 9 heures, la Sœur qui a la charge du poulailler et des autres gîtes de la basse-cour, fait une tournée en règle pour s'assurer que chacun est bien chez soi et qu'il n'y a rien d'anormal. Elle n'oublie surtout pas de regarder la couveuse où, dans quelques jours, naîtra toute une famille de jolis poussins, espoir du poulailler.

Un certain soir, il semble à la Sœur que la mère poule a une silhouette bien extraordinaire. Elle approche la lanterne. O stupeur ! C'est un gros serpent qui, bien enroulé, et dormant paisiblement, veille sur la couvée ! . . . Sans doute, mère poule était-elle allée faire une petite promenade à la fraîcheur et, en rentrant, aura trouvé sa place occupée. A-t-elle jugé prudent de ne pas réclamer ses droits ? C'est possible, probable même !



Si vous voulez encore des histoires de serpents, adressez-vous aux missionnaires des Indes, de Ceylan, de Birmanie. Dans ces contrées, la rencontre des serpents est presque un fait journalier. Tenez, voulez-vous encore celle-ci ?

Pour aller de Bhamo (Birmanie) à Khudung, le voyage est enchanteur. Les petits poneys connaissent bien la route, pas besoin de les éperonner.

Pourquoi aujourd'hui celui qui ouvre la caravane s'arrête-t-il tout à coup, hennit, puis s'engage dans les herbes plutôt que de suivre tout droit le sentier ? Ce n'est pas un caprice, d'autant plus qu'on arrive à la jolie fontaine qui sourd du rocher et dont l'eau fraîche est délicieuse.

"*Mama, Mama* (Ma Mère), crie soudain un des Katchins qui accompagnent la caravane, regardez donc !"

Sur le sentier, ressemblant à un tronc d'arbre, un énorme serpent fait une sieste profonde, après un festin trop copieux, sans doute !

Les conducteurs s'approchent avec précaution et ont vite fait de le tuer. Vient ensuite



la visite domiciliaire de l'estomac. Qu'en retire-t-on? Un jeune tigre tout entier, — car les serpents avalent ainsi leurs proies, — mais démesurément allongé.

Le morceau demandait une longue digestion et le serpent engourdi se laissa tuer sans résistance.

Il avait eu le flair, le petit poney !

La rencontre cette fois, n'était pas bien dangereuse, mais combien souvent ces braves animaux sauvent la vie aux missionnaires.





## La danse du cobra

Les histoires vraies, avec une pointe de dramatique, sont les plus goûtées, n'est-ce pas? Et pour ce thème, les serpents fournissent large part.

Déjà on a parlé des fameux serpents des Indes; des récits de ce genre continuent d'arriver. Celui-ci aurait pu devenir tragique.

A Coïmbatour, comme partout d'ailleurs, la rencontre d'un cobra, d'un palenga ou d'un rattsnake n'est pas rare et pourtant, en présence de ces redoutés adversaires, les plus braves même ne peuvent retenir une impression d'effroi.

Pour les Hindous, cette émotion est presque... sacrée. Croyant à la métempsyose, — ce soi-disant passage, après la mort, de l'âme dans le corps d'un animal, — jamais ils ne tueraient un serpent. Et, conséquence... les reptiles si respectés aux Indes se propagent en toute liberté... et multiplient les victimes parmi leurs adorateurs.

¶ Mais qu'il s'agisse de serpents plus ou moins apprivoisés et prudemment séquestrés dans les



paniers ou les sacs des charmeurs, alors l'engouement, la frénésie remplace la crainte ; c'est à qui aura la première place pour voir danser les cobras !...

\* \* \*

Un matin, le *zuffolo* (*Instrument de musique fait d'une écorce de noix de coco traversée d'une canne de bambou*) du charmeur se fait entendre sous les fenêtres de l'école Saint-François.

Les écoliers n'y tiennent plus... Opportunément la cloche de la récréation s'ébranle. Drelin! Drelin ! C'est à qui s'échappera au plus vite... tout juste la séance commence. Coiffé d'un ample turban, le charmeur est assis sur le sable rouge, impassible, solennel, le célèbre panier d'osier posé près de lui.

Sous les regards des spectateurs qui se font toujours plus nombreux, il reprend son *zuffolo*, en tire quelques notes légères.

Doucement, le couvercle du panier se soulève un cobra montre d'abord la tête, puis son corps jaunâtre tacheté de noir apparaît, se déroule, se dresse, et ondule en suivant le rythme de la mélodie. La musique va-t-elle *crescendo*, le ser-



pent en suit le mouvement : il relève sa large tête qui forme éventail et maintenant se balance presque avec saccades. Au *fortissimo*, sa bouche grande ouverte laisse apercevoir la langue effilée et les terribles crocs...

Spectacle palpitant ! Les enfants battent des mains... Comment n'ont-ils pas peur?... Non ! ils savent que les cobras sont désormais inoffensifs ; après leur capture, le charmeur a eu soin de leur extraire leurs terribles dents à venin.

La danse finie et le reptile réintégré dans sa demeure d'osier, le musicien se lève et tout en jouant se dirige vers le fond du jardin, suivi de tout un cortège de curieux.

Au son du *zuffolo*, un serpent caché dans l'herbe se dresse. Un cobra !...

La panique va sans doute provoquer un "sauve-qui-peut !..." Mais non !... Qui ne connaît cette autre ruse des charmeurs ?...

Passant près d'une propriété ils jettent un de leurs cobras par-dessus le mur, puis, lorsque les habitants affolés cherchent à se défaire de l'intrus, les voilà qui se présentent et, avec l'air le plus naturel, offrent leurs services... Pour qui



ignore ce jeu, le tour est magnifique et l'habileté, le courage de ces indigènes remarquables...

Les petits écoliers, habitués à cette prestidigitation, regardent donc sans crainte, applaudissent à grands cris...

Soudain, un frémissement dans l'herbe. Près du premier cobra, un autre apparaît, un sauvage un redoutable cette fois... Le charmeur lui-même tressaille, mais, maître de lui, il continue à jouer tout en faisant signe à son compagnon d'être aux aguets. La musique très douce prend des intonations de berceuse... Charmé, le cobra en marque le rythme par de légères oscillations... il cligne même ses yeux perçants... C'est l'instant propice. Sur un signe du joueur, l'autre Indien se précipite et, avec sang-froid, une destérité vraiment admirables, le saisit des deux mains, par la tête et la queue à la fois...

Terrible sursaut ! Le cobra furieux se débat, son long corps se tord, se replie, fait des bonds effrayants ; — cette fois les enfants ont fui à une distance respectable. — Mais la main de l'Indien est de fer... et le charmeur ayant déposé son *zuffolo* est déjà là avec ses pinces ; d'un geste brusque, il fait sauter les crocs dangereux...



Pauvre cobra, inoffensif désormais lui aussi, il va rejoindre ses compagnons dans le sac et dès demain apprendra à danser sur les places !

Fiers de leur exploit, les charmeurs réclament une forte récompense : cinq roupies !...

“ Cinq roupies !... quelle exagération !

— Vous ne voulez pas?... Eh bien ! nous remettrons le cobra en liberté !”

Il ne s'agit pas de cela vraiment !... Une entente à l'amiable, les charmeurs réduisent leurs prétentions. Avec deux roupies dans la ceinture, et un cobra de plus dans le sac, ils repartent continuer leur illustre métier.





## Un ennemi dans la brousse...

A la lisière de la forêt, tout près de Sandoa, quatre Noirs, grands et forts, travaillent activement à abattre des arbres. Le choc rythmé de la hache qui frappe et frappe encore arrive jusqu'à la Mission ; il est, à cette heure, le seul bruit qui interrompt le silence profond de la forêt.

Sous la garde de son grand frère, Ikaba, petite Noire de dix ans, va et vient aux abords de la clairière ; elle cherche des racines des fruits et surtout des chenilles pour le repas du soir.

Tout absorbée par sa chasse, elle n'a pas vu là, dans le creux d'un vieil arbre, quelque chose qui lentement remue. Tout à coup, un sifflement prolongé : l'enfant lève précipitamment la tête... à deux pas d'elle un énorme boa déroule ses spirales ; sa bouche démesurément ouverte laisse voir une langue effilée comme une dague. Ikaba jette un cri... terrorisée, elle ne peut fuir..., tremblante elle tombe sur ses genoux, ses yeux fixes ne peuvent se détacher de ce regard qui l'hypnotise (*Le boa a dans son*



*regard une telle puissance qu'il hypnotise et ainsi attire à lui sa proie).*

L'animal se dresse..., son coa est tendu..., déjà il gonfle ses glandes, prêt à couvrir sa victime d'une espèce de bave gluante ; déjà il se balance lentement pour mieux fondre sur l'enfant, la serrer, la broyer dans ses anneaux formidables.

Un instant encore, et...

Un Noir, le frère d'Ikaba, a entendu le cri... D'un bond, il rejoint sa sœur, fait demi-tour... surprend le reptile par derrière, il l'abat d'un vigoureux coup de hache, lui brisant la colonne vertébrale, puis aussitôt lui fend la tête...

Moment terrible, mais tout cela ne dure que peu de secondes... Les autres Noirs sont accourus... Ikaba, sauvée par son grand frère, revient de sa frayeur. A la panique succède une joie bruyante, des cris de triomphe, une danse frénétique...

Mais bien vite aussi surgit la pensée de montrer à tout le village le superbe trophée, gros comme le bras et long de plus de trois mètres. Fièrement les Noirs le chargent sur leurs épaules et... en route pour Sandoa !



Le bruit des voix, l'écho des chants, ont précédé les Noirs à la Mission.

Cris de guerre?... Clameurs de victoire?... Ou ne sait. Déjà on s'assemble, prêt à partir vers la brousse, lorsque le convoi débouche, au fond là-bas, dans l'avenue.

Les clameurs du héros redoublent :

"*Na mpichi !... Na mpichi !...*" (Il a voulu tuer ma sœur, il a voulu tuer ma sœur.)

Et les autres Noirs répètent en chœur :

"*Na mpichi !... Na mpichi !...*"

Le rythme est donné et, l'inspiration aidant l'imagination s'échauffe : bientôt toute l'histoire du boa se déroule, s'embellit en couplets improvisés plus ou moins confus.

Le chœur toujours plus accentué, toujours plus enlevé reprend :

"*Na mpichi !... Na mpichi !...*"

Cette fois de toutes les cases on accourt. En classe, impossible de retenir écoliers et écolières sur leurs banes. Coûte que coûte, il faut donner une heure de congé.

"*Na mpichi ! Na mpichi !*"

Et, aussitôt sans même connaître le fait, chacun répète la mélodie: *Na mpichi ! Na mpichi !*



On croit à quelque terrible meurtrier et lorsqu'on voit de *qui* il s'agit, loin de se calmer, l'indignation augmente : chacun s'arme d'une pierre ou d'un bâton pour punir le reptile mort, jeté dans la poussière.

Pour un serpent, les funérailles sont presque solennelles. Tout le village y assiste, on chante, on bat des mains, on danse encore. Un grand trou creusé au bord de la route pour recevoir un palmier, devient la tombe de l'illustre boa. Le corps du reptile y est glissé au moyen de deux longs bâtons, puis, chantant toujours la mort du boa, chacun tient à honneur d'aider à combler la fosse.

\* \* \*

Les boas sont terribles, n'est-ce pas?...

Voulez-vous une autre de leurs prouesses?...

Quelques semaines plus tard, encore à Sandoa pendant la nuit, un de leurs confrères se glissait dans l'enclos du poulailler. Comment arrivent-ils à se faufiler partout, alors qu'on a, le soir, soigneusement fermé toutes les issues?... C'est un problème...



Au matin, les joyeux cocoricos de la basse-cour tirèrent notre serpent de son sommeil. Les poules, courant à droite, à gauche, caquetant comme de petites folles, réussirent à s'échapper. Mais un pauvre canard devait servir de petit déjeuner au vorace... Il fut pris, happé et englouti tout d'une pièce !

Un domestique de la mission régla, cette fois aussi, le compte du boa-voleur qui, après un coup de massue sur la tête, ne s'éveilla plus de... son sommeil de digestion.

Au sortir du catéchisme, les femmes et fillettes ne lui ménagèrent pas non plus injures, quolibets et coups de baguette.

Puisqu'il avait volé, il fallait, même après la mort, lui infliger une peine en conséquence. Un des ouvriers n'inventa rien moins que de lui ouvrir le corps pour lui faire restituer "le bien mal acquis". Le pauvre volatile se trouvait encore tout entier dans l'estomac du monstre.

\* \* \*

Et la morale de l'histoire?... Qui pourrait la tirer?...



En voici une, inattendue... mais authentique,  
trouvée par un des Noirs de la Mission :

“ Ab ! ma Mère, cette fois vous en avez la  
preuve : ce ne sont pas les *Noirs* qui volent  
les canards ! ”

Encore à Ceylan  
Les Singes





## Encore à Ceylan Les Singes

Traversant Ceylan de l'est à l'ouest, de Batticaloa à Colombo, la Mère Provinciale a laissé de cette tournée de voyage, une intéressante histoire de Singes.

“ Matinée claire, splendide, ciel uniformément bleu ; nulle brise ne souffle. A 5 heures du matin nous quittons Batticaloa, et à peine la ville a-t-elle disparu, que le train s'élançe dans les plantations de cocotiers. Quelle féerie !... A trente mètres au-dessus de nos têtes, les élégantes palmes se découpent très nettes sur le bleu lumineux du ciel ; puis, s'abaissant, les yeux se reposent à admirer cette armée de troncs lisses, d'un beau gris-argent et sur lesquels s'agitent des jeux d'ombre et de lumière.

“ La vitesse modérée du train permet d'apercevoir de ci, de là, entre le feuillage, des formes qui se meuvent : des singes, habiles voleurs, à la cueillette des noix. Parfois ils bondissent, sautent d'un arbre à l'autre, à grande distance.



“ Hop ! en voilà un qui s'élance, juste au-devant du train... Il va se faire écraser !... Non ! sa patte a saisi une branche ; il se balance un instant, triomphant, puis disparaît.

“ Ces savants acrobates pullulent, hélas ! et leurs rapines font le désespoir des planteurs. Encore s'ils ne volaient que quelques fruits !... mais ils sont aussi friands des jeunes pousses et des tendres rameaux, et ainsi ruinent les arbres. Adieu, les belles récoltes ! Qu'on leur livre une chasse en règle ? cela va sans dire. Mais la malice des singes n'est pas d'aujourd'hui. Ils s'avertissent entre eux du moindre danger : un bond, deux peut-être, et les voilà à la cime des plus hauts cocotiers, introuvables !

“ Ces plantations de cocotiers couvrent des étendues énormes ; puis, tout à coup une barrière d'arbres gigantesques cache l'entrée de la jungle mystérieuse. Il y a trois ans à peine que le chemin de fer s'est fait une trouée dans un enchevêtrement d'arbres et arbustes, de lianes et fougères, si serré qu'on se trouve dans un vrai tunnel de verdure où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. La chaleur y est accablante, intolérable, et cependant on ne se



lasse pas d'admirer cette exubérante végétation. Quelles riches gammes de couleurs ! quelle profusion de fleurs ! . . .

“ Là-bas, une large trouée fait deviner un lac. Le train, depuis quelques instants, ralentit sa marche. Point de station, pourtant, en pleine jungle. Une panne alors ? Peut-être.

“ Des voyageurs se sont levés.

“ Tiens, des singes !

“ — Des singes ? ”

“ Des singes gris, en effet, sont assis, là, dans une sorte de clairière, à une vingtaine de mètres de la voie.

“ Vont-ils fuir ? Non. Vraiment, ce coup d'œil est inattendu.

“ Ils jouent, explique un Cingalais. Les voyez-vous ? Savez-vous ce qu'ils font ? ”

“ Le sujet nous intéresse, aussi il poursuit :

“ C'est une sorte de *dab*, jeu auquel ces *wan-deroo* (Espèce de singes qu'on rencontre surtout à l'est de Ceylan) se livrent souvent. “ Regardez, la partie continue.”

“ En effet, un des singes s'est levé ; il vient en prendre un par le dos, puis s'assied. L'autre court au plus vite, fait le tour du cercle, en



touche un autre et court reprendre sa place. Au dernier pris de courir cette fois, et ainsi le manège reprend et se poursuit. Qu'ils sont curieux ces singes barbus ! Les bonds se succèdent, la partie se fait de plus en plus animée. Quand et comment se terminera-t-elle?... Un coup de sifflet, le train repart... Impossible d'en savoir davantage.

“ Il n'y a pas longtemps, je chassais dans ces régions, raconte le Cingalais, et je vous assure qu'il faisait encore plus chaud qu'aujourd'hui. Moment excellent pour la chasse, d'ailleurs, car les singes accablés, épuisés, se laissent prendre plus facilement. Il y a plusieurs manières de les chasser ; j'ai adopté la plus ancienne, c'est la meilleure. Voulez-vous la connaître en deux mots

“ — Certainement !

“ — Peut-être me demanderez-vous, quelles armes j'avais emportées ? Vous allez voir. Etouffant le bruit de mes pas, je gagnai un endroit bien tranquille. Je m'assis, quelques minutes de silence, puis je commençai à observer si rien ne s'agitait dans le feuillage. L'attente ne fut pas longue. Un singe bondit



“ au sommet d'un arbre. C'était un solitaire ;  
“ probablement il devait avoir faim. Mieux que  
“ cela, il m'avait vu, me surveillait. Toutes les  
“ chances étaient donc pour moi. Avec ma ha-  
“ chette, je me mis à creuser au pied d'un arbre,  
“ un trou assez grand pour y placer un piège que  
“ j'installai furtivement, en me cachant du siage,  
“ bien entendu. Puis, avec ostentation je tirai  
“ de mon sac une magnifique noix de coco et la  
“ déposai dans le trou. A travers le feuillage, je  
“ devinais deux yeux brillants qui ne perdaient  
“ pas un de mes gestes.

“ Après quelques instants, je retirai la noix de  
“ sa cachette, je l'exhibais, l'admirais, la caressais,  
“ la lançais à plusieurs reprises, comme  
“ une balle, puis avec la même emphase, la re-  
“ plaçais dans le trou, la reprenais et la remettais  
“ encore. Certes, là-haut, sur sa branche, le  
“ pauvre animal mourait d'envie d'avoir ma  
“ noix. Peut-être méditait-il comment me la  
“ voler.

“ Enfin, soi-disant lassé du jeu, je remis la  
“ noix à sa place et allai m'asseoir quelques pas  
“ plus loin, le dos tourné à l'arbre et je feignais  
“ de m'endormir.





“ d’abord, mais la faim l’emporte et, pendant  
“ qu’il déguste ce fruit savoureux, il oublie un  
“ instant sa liberté à jamais perdue ! Son repas  
“ terminé, je me levai, tirant doucement sa  
“ corde et, sans résistance, il me suivit jusqu’à  
“ ma demeure.

“ Je me suis fait une distraction de l’apprivoiser. Maintenant, c’est pour moi presque  
“ une compagnie et il est devenu si familier que  
“ parfois, lorsque je travaille, il vient s’asseoir  
“ près de moi, ou même grimpe sur mon épaule.”

“ Cette chasse intéressante a, pendant un moment captivé l’intérêt de tout le compartiment. Mais quel Cingalais n’a pas dans ses souvenirs quelque histoire de singe?... Un autre voyageur, mis en verve par le premier récit, part sur un autre terrain, sinon légendaire — la familiarité des singes actuels est là pour leur donner quelque vraisemblance, — du moins largement brodé, est-il permis de croire.

“ Il y a quelques années, commença-t-il, une  
“ bande de *wanderoo* — décidément les *wanderoo*  
“ sont à l’honneur aujourd’hui — vivaient paisiblement dans un coin touffu de la jungle.  
“ Une abondance de graines, bourgeons, fruits



“ — et quels fruits ! vrai régal ! — sans parler  
“ du voisinage d'un lac, rendaient ce coin en-  
“ chanteur.

“ La jungle d'ailleurs a le secret d'une in-  
“ comparable richesse ; les fleurs, par exemple,  
“ s'épanouissent sur la branche, à côté de fruits  
“ déjà mûrs.

“ Nos singes vivaient donc heureux. Ils  
“ commençaient leurs journées près du lac,  
“ par de folles gambades dans la fraîche rosée,  
“ puis mis en appétit par ces exercices mati-  
“ naux, remontaient dans leurs demeures aé-  
“ riennes, où sans peine ils cherchaient leur  
“ petit déjeuner. Leur choix satisfait — les  
“ fruits savoureux ne manquant jamais — ils  
“ s'installaient, les tournaient et retournaient  
“ dans leurs doigts velus, les ouvraient, je-  
“ taient dédaigneusement le noyau et l'écorce  
“ trop dure. Enfin, le repas fini, ils se léchaient  
“ les doigts, puis aussitôt reprenaient leurs  
“ cabrioles.

“ Pour des singes était-il vie plus belle ?

“ Un jour, des *coolies* (travailleurs) arrivèrent  
“ en troupe dans la jungle. Ils se mirent à  
“ abattre des arbres, trancher les lianes, dé-



“ fricher et niveler le terrain... A mesure que  
“ la route s’allongeait, les *coolies* la section-  
“ naient de pièces de bois sur lesquelles ils po-  
“ saient de longues barres de fer.

“ Qu’allait-il se passer ?

“ Un matin, les *wanderoo* terrifiés virent  
“ s’avancer, à une allure vertigineuse, une ma-  
“ chine longue, bizarre, qui faisait un tapage  
“ infernal...

“ Ils hurlèrent de peur, grimpèrent au plus  
“ vite aux faîtes des arbres les plus élevés, et y  
“ demeurèrent cachés, le cœur battant à se  
“ rompre, longtemps après le passage de l’effroya-  
“ ble monstre.

“ Cette énorme bête devait être encore plus  
“ méchante, plus à craindre que le léopard...

“ Qu’est-ce que cela pouvait être ?...

“ Un serpent de fer pénétrant dans leur  
“ domaine !... Les pauvres singes faillirent  
“ émigrer...

“ Le lendemain, à la même heure, même appa-  
“ rition noire... même ascension précipitée au  
“ sommet des arbres géants... Mais cette fois,  
“ bien postés, les curieux *wanderoo*, écartant pru-  
“ demment les feuilles, s’enhardirent à regarder.



“ Avec un essoufflement singulier : “ teff,  
“ teff ”, le monstre passa, lançant de superbes  
“ panaches de fumée. Les singes, un instant  
“ enveloppés dans ces blanches volutes, cru-  
“ rent que c'en était fait d'eux... Mais la fumée  
“ se dissipa ; déjà le serpent de fer s'éloignait,  
“ il disparut à un tournant, et bientôt on n'en-  
“ tendit plus sa respiration saccadée.

“ Le troisième jour, même apparition. Nos  
“ singes, devenus braves, regardèrent mieux  
“ encore et crurent même voir... quoi?... des  
“ figures humaines dans les trous — portières —  
“ de la grande machine...

“ Tard encore dans la soirée, la famille *wan-*  
“ *deroo* devisait sans pouvoir qualifier le monstre  
“ nouveau.

“ Les jours suivants, encore même passage  
“ bruyant, même rapidité dédaigneuse... ce ser-  
“ pent de fer allait droit son chemin, sans pa-  
“ raître même soupçonner qu'il y put y avoir  
“ singe qui vive dans la jungle.

“ Décidément, pourquoi tant d'inquiétude,  
“ la grande machine ne s'inquiétait pas d'eux...  
“ et eux, insoucians, reprirent leurs gambades,  
“ non seulement près du lac, mais bientôt



“ presque sous les roues du monstre de fer.  
“ Tels vous les voyez aujourd’hui. Tenez !  
“ en voilà précisément un. Ne dirait-on pas  
“ qu’il veut nous amuser avec ses prouesses ou  
“ nous provoquer avec son agilité? . . . ”

“ Décidément, les singes ont bien tenu le fil  
de la conversation.

“ On discutait encore sur leurs différentes  
races et sur leurs similitudes de caractères. . .  
lorsque Colombo s’annonçait à l’horizon.

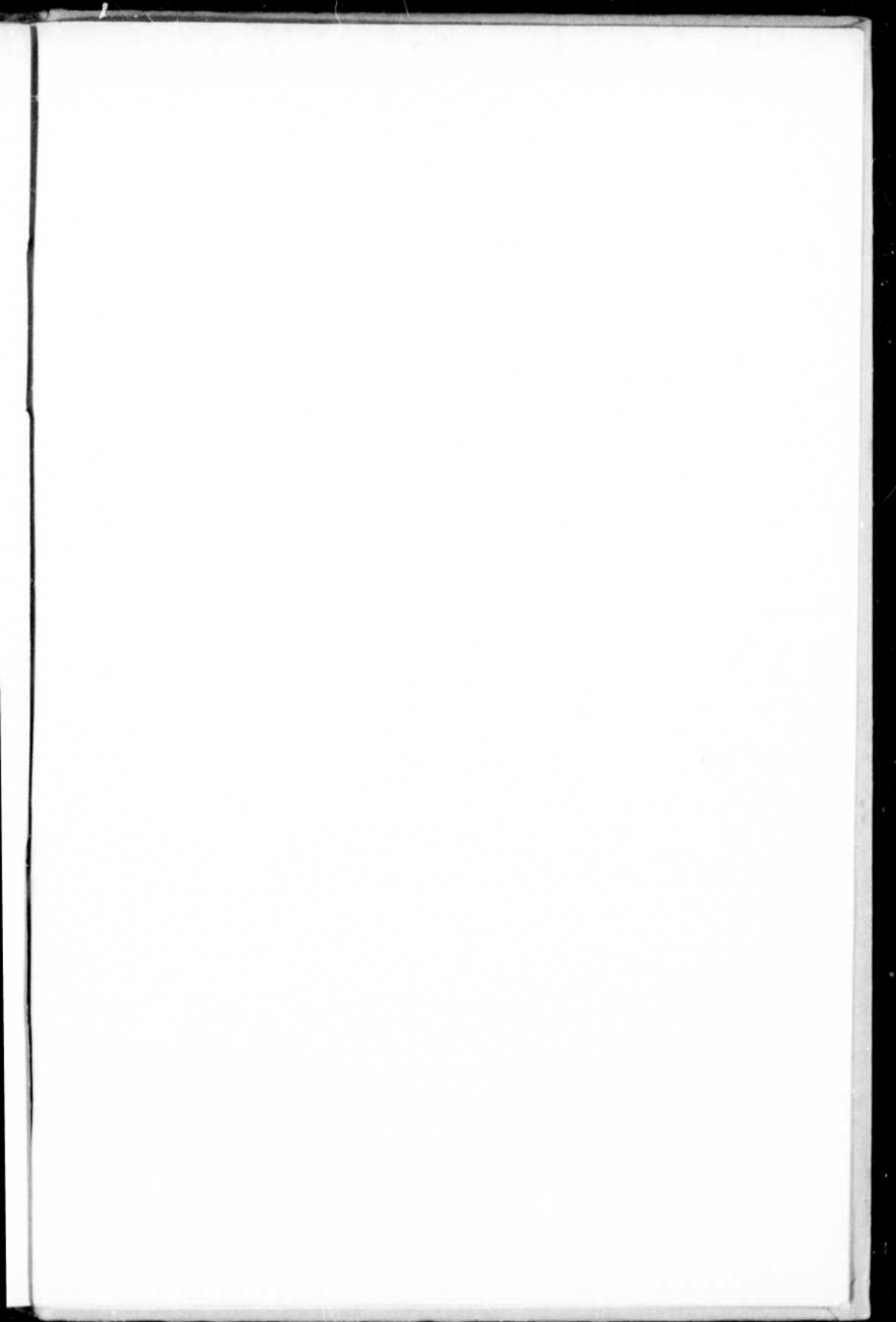
“ Le souci de rassembler les bagages coupa le  
sujet... Qui sait si un jour ou l’autre, je ne vous  
reviendrai pas avec d’autres histoires de singes.”

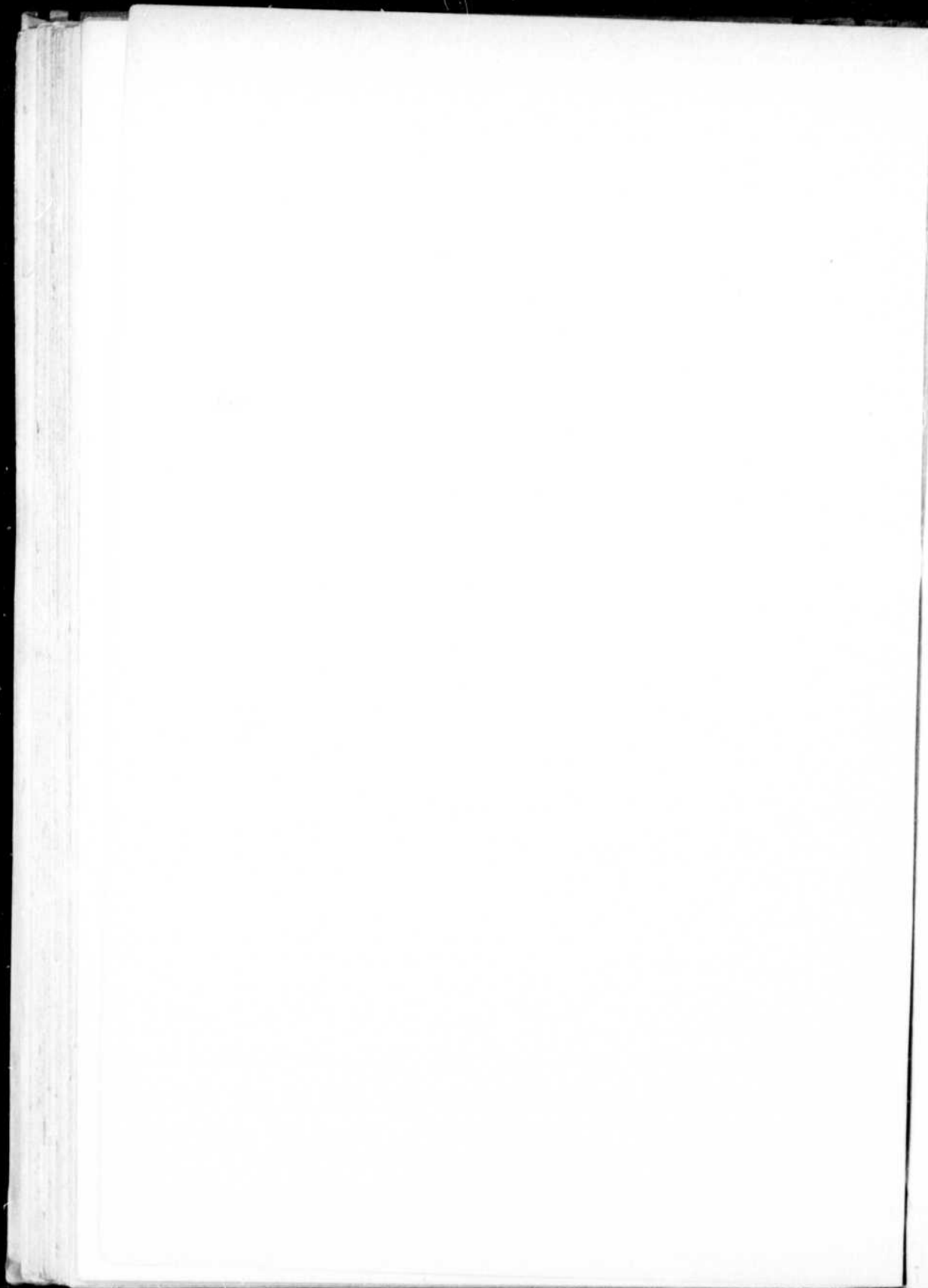




## TABLE DES MATIERES

Les corbeaux de Ceylan .....	9
Chasse aux oiseaux .....	35
Chasse aux singes .....	45
La pêche à Moratuwa .....	55
Les crocodiles et leurs maîtres .....	73
Histoires de serpents .....	85
Encore à Ceylan — Les singes .....	111







B N Q



C 000 156 850

